

Les jeunes se racontent en Bretagne

Mêlez-vous

de

nos

histoires



Mêlez-vous de nos histoires

Les jeunes se racontent en Bretagne

Le terme de Jeunesse est un mot qui occulte bien souvent la diversité des réalités qu'elle recouvre, en Bretagne comme ailleurs. Alors que les jeunesses sont multiples et variées, elles trouvent à s'exprimer dans cet ouvrage qui nous rappelle la pluralité de leurs préoccupations et la richesse de leurs perceptions. Le travail journalistique réalisé par ces jeunes plumes illustre la volonté de la Région Bretagne de faire pour et avec les jeunes. Le Plan breton de mobilisation pour les jeunesses qu'elle copilote répond à cet objectif comme à cette méthode. On y élabore collectivement des stratégies locales de réponse aux enjeux des jeunesses, logement, santé, emploi et formation, mobilité, lutte contre les inégalités, engagement social... On y travaille à l'écoute de leurs préoccupations et avec la volonté partagée de les mettre en situation d'agir.

Favoriser l'expression de nos jeunes, y accorder la plus grande considération, la mettre en partage, c'est se donner la chance de concevoir des politiques publiques nourries de leurs regards sur notre monde. C'est reconnaître à ces jeunesses un droit de cité dont l'exercice peut s'avérer salvateur, alors que nos sociétés sont en proie à de si nombreuses interrogations sur leur avenir. Le partage de cet ouvrage n'est pas un hommage poli, pourtant mérité, aux jeunes qui nous confient leurs récits. C'est une invitation à leur offrir une place nouvelle dans le débat public et le témoignage de notre confiance.

Loïc Chesnais-Girard,

Président de la Région Bretagne

Cette aventure éditoriale est née d'une envie commune de la Zone d'expression prioritaire (La ZEP) avec le service Égalité des droits et jeunesse du Conseil régional de Bretagne de faire entendre la parole des jeunes Bretons et Bretonnes de 15-25 ans pour qu'ils nous racontent leurs vécus, leur territoire et ce qui les traverse. De Brest à Vitré, de Lorient à Pleyben, en passant par Carhaix, Rennes ou Plérin, pendant huit mois, une quinzaine de journalistes de la ZEP ont ainsi sillonné la région s'arrêtant dans une douzaine de villes et villages pour installer des ateliers d'écriture auprès d'une trentaine de partenaires éducatifs.

Quelque 250 jeunes nous ont fait confiance en se prêtant au jeu de l'écriture. Ils nous ont livré leurs regards et leurs expériences qui donnent à lire des expériences singulières qui font sens pour le territoire. Dans ces tranches de vie, il est question d'identité, de mobilité, d'études, de perspectives d'emploi, d'un avenir à construire, de relation à la nature ou à la ville. La Bretagne y apparaît tour à tour comme un refuge, un carcan, une promesse ou un point d'ancrage.

Nous vous livrons là quelques-uns de leurs récits qui témoignent d'une génération lucide, ancrée dans le présent, et en quête d'une place qui ne leur est pas facilement accordée, une jeunesse vivante, diverse et contrastée. À lire, donc, comme on part en exploration. Avec curiosité et sans a priori.

Emmanuel Vaillant,

Directeur de la Zone d'expression prioritaire

La langue morte

Nathaël est breton depuis plusieurs générations, mais l'usage de la langue bretonne s'est interrompu avec sa grand-mère. Le lycéen se désole de cette disparition au sein de sa famille.

Récemment, j'ai appris qu'à mon âge, 15 ans, ma grand-mère paternelle ne connaissait pas bien le français. Elle parlait breton. Depuis tout petit je me rends chez elle. Elle habite et a toujours habité dans une petite maison traditionnelle. Elle est née en 1949 dans la petite ville de Plouhinec. Durant son enfance, elle travaillait dans les champs avec ses trois sœurs et ses parents. Elle a grandi avec des parents qui parlaient breton, donc sans surprise c'est devenu sa langue maternelle. À cette époque, la plupart des habitants de la Bretagne le parlaient.

À l'âge de 13 ans, elle a dû aller en pensionnat à Quimper, où elle a été obligée d'apprendre le français. Pendant quatre ans, elle ne pouvait rentrer qu'une après-midi par mois chez elle. Une fois rentrée définitivement, elle a continué à parler breton devant ses parents, mais elle parlait le français avec les inconnus. Sa langue a commencé à disparaître de sa vie. Le français se répandait partout et le breton se faisait oublier peu à peu.

Aujourd'hui, ma grand-mère vit seule. Elle ne parle plus sa langue d'enfance, sauf parfois avec ses sœurs. De temps en temps, quand elle a des arnaques au téléphone,

elle insulte les gens en breton, c'est vraiment amusant. Je ne l'entends pas souvent le parler et j'apprécie quand ça arrive, même si je ne comprends pas un seul mot.

“Sa langue a commencé à disparaître de sa vie.”

J'aurais vraiment aimé pouvoir apprendre cette langue, mais avec son âge et sa fatigue, elle ne peut pas vraiment me l'apprendre. Et il n'y avait pas de cours de breton dans mon collège, puis dans mon lycée. D'après ma grand-mère, le breton ne doit pas devenir une « langue morte » comme le latin, car il est essentiel de ne pas oublier les racines et les traditions profondes de la Bretagne.

Nathaël, 15 ans, lycéen, Pont-L'Abbé

Porter la Bretagne dans son prénom

Pas facile de s'appeler Sterenna. C'est en tout cas ce que cette jeune Lorientaise a longtemps pensé. Aujourd'hui, elle porte son prénom avec fierté.

Je m'appelle Sterenna. Je fais partie des rares personnes à porter ce prénom dans le monde. Normalement, le « vrai » prénom, c'est « Sterenn », qui signifie « étoile ». « Stere » implique que j'ai le rôle de raviver la flamme, l'étincelle à l'intérieur des gens. Sacrée mission de vie ! Mes parents ont décidé d'ajouter un « a » pour que ça fasse plus féminin.

Sterenna, c'est sympa parce que c'est rare et original... mais parfois, c'est chiant ! Je ne compte plus le nombre de vendeuses qui m'ont regardée avec des yeux ronds avant de me demander de répéter mon prénom pour rechercher mon compte client dans leur base de données. Maintenant, lorsque je rencontre quelqu'un pour la première fois, je n'hésite pas à ajouter mon surnom dans la foulée : Ster. Comme ça, je sais qu'il s'en souviendra. Ça ne me fait plus rien de répéter, mais quand j'étais petite, c'était dur. Combien de « spaghettis », de « stéréotypes » et même de « salope » j'ai entendus dans la bouche de mes petits camarades. Un jour, j'ai tout stoppé en leur criant dessus. J'ai osé me rebeller et je suis allée en parler à un adulte. À la suite de ça, mes camarades m'ont respectée.

À mon âge, les moqueries sont terminées. Je reçois même plutôt des compliments. Mais maintenant, je me fiche de ce que pensent les gens. Loin d'avoir honte, je suis désormais fière de mon prénom. Je n'envie plus les Kamiya et Thaïs. Sterenna, c'est ma personnalité. Mon identité bretonne.

Sterenna, 16 ans, lycéenne, Lorient

Les filles du Rouzic

Tous les jeudis, Maïa entre dans la danse... bretonne. La collégienne a grandi dans le Pays Rouzic, un pays traditionnel de Bretagne auquel elle est fière d'appartenir.

Ça fait neuf ans que je danse. Neuf ans que, tous les jeudis, je me plonge dans la danse bretonne à Pleyben. Une ville de 3 600 habitants environ. Moi j'habite à Lennon, un petit village paumé pas très loin. Les deux font partie du Pays Rouzic, un territoire traditionnel de Bretagne.

“On représente
notre commune
et nos ancêtres
en dansant.”

On danse en ronde, en quadrette (à quatre), en cortège (deux par deux en rangs) ou à deux. On se tient par les petits doigts ou avec les mains. Le costume que je porte est en velours. Il est composé d'une camisole, un gilet avec des perles et des broderies fermé par un lacet, d'une jupe et d'un croisé, un morceau de tissu qui se met devant le lacet. Par-dessus, on met un tablier en soie brodée et, sur la tête, une coiffe avec des ailes. Les ailes, ce sont les bandes de tissu qui reviennent en haut de la tête. La coiffe est portée à partir de 12 ans.

Je retrouve cette culture qui est la mienne. Celle qui nous réunit. Nous, les danseurs. Nous sommes une vingtaine et nous avons entre 6 et 14 ans. Trois professeurs nous transmettent cette culture à travers la musique, le chant et la danse. On représente notre commune et nos ancêtres en dansant.

Grâce à la danse bretonne, on fait des rencontres avec d'autres cercles des communes autour de nous, comme ceux de Châteaulin ou de Le Faou. On participe aussi à des mini-camps de trois jours où on se retrouve avec des groupes de tout le Finistère. Je suis fière de porter le costume, même si au collège des personnes se sont moquées de cette culture. Ils me disent que c'est une danse de vieux. J'ai appris à passer outre. Parce que j'aime la danse bretonne.

Maïa, 14 ans, collégienne, Lennon

Culture teuf

Tous les week-ends, Bryan danse dans des free parties. Entouré de ses amis devant un mur de son, il se sent à sa place.

Ma première free ? Une vraie claque !

J'ai 17 ans et j'y prends vite goût. J'y vais ensuite tous les week-ends. Je me suis tout de suite senti à ma place face aux murs de son qui envoient des grosses basses dans la face.

Un événement, près de Châteauroux, m'a profondément marqué. Un soir, un pote m'envoie un message et des coordonnées GPS : « Mec, c'est énorme ce qu'il se passe.

Faut pas que tu loupes cette dinguerie ! »

On ne part pas en free sans se préparer alors j'organise mes affaires pour survivre une semaine. Sur place, on doit être autonome, même si on est en groupe. Tout le monde doit apporter de quoi s'hydrater, se nourrir, se couvrir et une tente. Il faut se gérer, mais également gérer ses potes parce qu'il n'y a pas forcément les secours sur place. Ce teknival a rassemblé plus de 60 000 personnes dans un champ. Des gens des quatre coins de la France et même d'Allemagne, d'Italie, de Belgique, d'Angleterre et j'en passe.

Bien sûr, ça ne passe pas toujours bien. Parfois, les points GPS sont divulgués trop tôt. Les forces de l'ordre interdisent l'installation des sound systems. Je me souviens d'une teuf où les gendarmes

étaient déjà sur place pour empêcher l'installation. Les teufeurs sont déterminés à rester. Les gendarmes sortent les grands moyens : boucliers anti-émeutes, gazeuses, matraques et grenades. Avec mes potes, on se sent comme des animaux. Ils n'ont aucune pitié pour nous. On n'arrive plus à respirer ni à voir correctement. Après plusieurs heures, ils prennent le dessus, avec des renforts de CRS et un hélicoptère.

La free, c'est un mouvement. On se bat contre la répression. Il est difficile de parler de ce sujet sans être jugé. Pour une majorité de gens, elle rassemble des drogués. Alors oui, prennent des prods pour kiffer le son, mais certains y vont juste pour l'amour de la musique. Avant, j'en consommais. À présent, je ne consomme plus, donc je me charge de veiller sur mes amis. Ne rien prendre en teuf ne change pas grand-chose pour moi. Je n'ai simplement pas les effets psychédéliques qui font qu'on peut partir en extase devant le son mais ça ne m'empêche pas de m'amuser !

Bryan, 22 ans, en recherche de formation, Carhaix

Laisser tomber les préjugés

Dans le cadre de son BTS, Inah a dû faire de l'accompagnement à la scolarité avec des enfants dans un quartier prioritaire de Brest. Après des débuts difficiles, bénévoles et enfants ont appris à se connaître, abandonnant petit à petit leurs a priori.

« Vous allez faire de l'accompagnement à la scolarité ! » Voilà ce qu'ont dit les enseignantes de ma classe à la rentrée de ma première année de BTS. J'ai eu des frissons : avec un emploi du temps déjà chargé, c'était comme ajouter des heures de cours hors lycée. Je me demandais ce que ça allait vraiment m'apporter.

Mon premier jour de bénévolat a mal commencé. Il me faut 45 minutes de trajet pour y aller. Sur la route, je me disais : « Allez, mets-y du tien. Tu aimes aider les autres, non ? » Mais en arrivant, le choc. Dans le quartier, il y avait plein de jeunes qui fumaient, cachés sous leurs capuches, faisant tout pour intimider les passants. J'étais apeurée. Le centre social, en partie incendié après les émeutes de juin 2023, n'était même pas encore en rénovation.

Travailler avec les enfants de 7 à 12 ans n'a pas été facile au début. Cris, insultes, coups... Certains étaient ingérables et ne nous considéraient pas toujours comme des adultes légitimes pour les encadrer. Une fois, un petit m'a sorti : « On dirait un garçon avec ta coupe. » Une camarade de classe a été traitée de « gothique ». On ne savait pas comment réagir. On était obligées de passer par les animateurs parce qu'on

n'arrivait pas à gérer tout ça. À force de patience et d'écoute avec les enfants, ils se sont habitués à nous. J'essayais d'en savoir plus sur leurs vies pour qu'ils se sentent à l'aise avec moi. Peu à peu, je me suis surprise à apprécier ces moments. Je les vois beaucoup progresser. J'attends leurs sourires, leurs rires, et même leurs défis, avec impatience.

Ce bénévolat m'a changée. J'ai développé des compétences pédagogiques et organisationnelles que je n'aurais jamais acquises en restant dans une salle de classe. Je me suis habituée au quartier. Maintenant, j'y vais sans appréhension. Aujourd'hui, le mardi et le jeudi, je me retrouve à compter les heures de cours qu'il me reste avant d'aller au centre.

Inah, 19 ans, étudiante, Brest

Prendre la mesure de la précarité

À Rennes, Mia participe à des distributions de vêtements et de nourriture avec une maison de quartier. Au fil des actions, elle réalise que la précarité est partout et qu'elle ne se voit pas toujours.

J'ai grandi dans l'un des quartiers les plus pauvres de Rennes. Enfant, je voyais beaucoup de familles qui n'avaient pas les moyens de subvenir aux besoins de leurs enfants, que ce soit pour s'habiller ou se nourrir. Aujourd'hui, le quartier est toujours surpeuplé, laissé à l'abandon. Le taux de chômage est élevé. Les gens ne prennent pas soin des immeubles et il y a beaucoup de trafic de drogues. Alors quand une personne de la maison de quartier me propose de participer à des distributions, j'accepte tout de suite. On est une vingtaine, de tous les âges, tous soudés pour pouvoir aider. Nous nous retrouvons dans un local pour trier les vêtements et préparer des sacs de nourriture. Ce qui me porte, c'est l'esprit d'équipe.

Les distributions ont lieu de 10 heures à 18 heures. On met plein de vêtements sur de grandes tables et les personnes viennent se servir. Il y a beaucoup plus de monde à Villejean qu'au Blossne, deux quartiers de Rennes. Beaucoup de familles reviennent plusieurs fois. On organise aussi des activités pour les enfants : tournois de foot, chasse aux œufs à Pâques...

Je rencontre de plus en plus de femmes seules qui élèvent courageusement leurs enfants. Je parle aussi à des jeunes de mon âge et certaines phrases reviennent souvent : « *Il n'y a plus grand-chose à manger à la maison* » ; « *Je dois attendre le mois prochain pour acheter certaines choses.* »

“Tous soudés pour pouvoir aider.”

Depuis que je participe à ces actions, je suis assez triste et étonnée. Quand on voit certaines personnes, on ne se doute pas de ce qui se passe chez elles. Même si les quartiers sont considérés comme étant pour des personnes en manque d'argent, je n'aurais pas pensé qu'il y aurait autant de monde aux distributions. Beaucoup de familles sont dans le besoin et ont besoin d'aide.

Mia, 18 ans, en formation, Rennes

Bénévole à Lourdes, j'ai osé être moi-même

Jasmine, avec quelques élèves de sa classe, est partie à Lourdes en tant bénévole lors du pèlerinage. Un vrai déclic pour cette jeune fille de 16 ans.

Quand je voyais des témoignages de bénévoles à la télé, je me disais toujours : « Waouh, j'aimerais trop faire ça », mais je ne m'étais jamais lancée. À mon arrivée en bac pro Services aux personnes et aux territoires (SAPAT), on m'a proposé de participer comme bénévole à un séjour à Lourdes, aux côtés de personnes malades et handicapées. C'était l'occasion rêvée de franchir le pas.

J'étais impatiente de partir, mais j'avais aussi des appréhensions, surtout vis-à-vis des personnes en situation de handicap. Je ne savais pas si j'allais réussir à m'en sortir. Nous sommes partis un dimanche, à 4 heures du matin, avec ma professeure principale et six autres élèves de terminale qui s'étaient portés volontaires comme moi. On a pris un car médicalisé, adapté aux différents types de pathologies, pour permettre aux malades de voyager dans les meilleures conditions. Nous accompagnions des personnes âgées venant d'EHPAD, ou des adultes vivant en foyer de vie. Ces gens allaient à Lourdes pour se recueillir, et parfois même dans l'espoir d'un miracle, d'une guérison. Certains étaient atteints de cancer ou d'autres maladies graves. Ils étaient tous croyants. Moi, je suis baptisée catholique,

mais je ne suis pas pratiquante, et ma famille non plus. Un lien s'est tout de suite créé avec les autres bénévoles et les malades. Tout s'est fait naturellement. On est plongés dans l'action dès le début, pas le temps de se poser mille questions. Il y avait peu de jeunes bénévoles, alors tout le monde a été très bienveillant avec nous.

À l'arrivée à Lourdes, tout le monde était soulagé et heureux. Certains chantaient des chants religieux pleins de joie. Les premiers jours ont permis de faire connaissance. Les journées étaient très rythmées : du matin au soir, on s'occupait des personnes. On les réveillait, on les aidait à se lever, on faisait leur toilette, on les habillait, on les accompagnait au petit-déjeuner. Ensuite, on les emmenait à leurs rendez-vous : dans le domaine du sanctuaire, aux messes dans les basiliques, etc.

Un soir, à 21 heures, il y a eu une procession aux flambeaux. Les participants, une bougie à la main, suivaient la statue de Notre-Dame de Lourdes en chantant et en priant autour du sanctuaire. C'était magnifique. Ce moment m'a profondément marquée. Là-bas, je me suis sentie en confiance, apaisée. Ça m'a permis de dépasser ma timidité, celle qui m'empêchait depuis

“Jamais je n’aurais imaginé être capable de faire ça.”

toujours d’être pleinement moi-même.
Lors d’une messe à la grotte de Lourdes,
j’ai même pris la parole au micro, avec
d’autres bénévoles et des malades du
diocèse, devant une centaine de personnes.
L’événement était filmé et diffusé en direct à
la télévision. J’étais terrorisée, mais j’ai osé
être moi-même. Jamais je n’aurais imaginé
être capable de faire ça. Quand le moment
est venu de rentrer, je n’en avais pas envie.
Je me sentais transformée, grandie, avec
une seule idée en tête : y retourner. Et si je
peux, j’y retournerai en septembre, après
mon BTS.

Jasmine, 18 ans, étudiante, Brest

Foot de proximité

Daniel ne peut plus jouer au foot à la suite d'une blessure. Immobilisé, il prend conscience de la place qu'occupe dans sa vie le club de sa petite ville en périphérie de Rennes.

Décembre 2023, stade municipal de Montgermont. Vingt-cinquième minute du match. J'entends un « CRAC ». Le numéro 11 vient de me percuter. Au sol, il m'est impossible de bouger. Ma jambe ne répond plus. Mon coach m'annonce la couleur. Ce sont les ligaments croisés. Je joue alors avec l'équipe A de ma ville, la plus importante du club. J'ai ce club dans le cœur. J'y joue depuis mes 12 ans. Il est comme une seconde famille. Le lundi suivant, je vais à la clinique de la Sagesse, à Cleunay. Je le sais. C'est foutu pour moi. Ils me donnent un rendez-vous pour faire une IRM. Rupture du ligament croisé antérieur. Quand les résultats tombent, je ne réalise pas tout de suite. Je suis plutôt optimiste à l'idée de me faire opérer.

C'est après l'opération que tout devient dur. Je vois ma jambe rétrécir à vue d'œil. Je ne peux plus jouer avec mes coéquipiers. Parfois, je vais regarder mes amis au foot le dimanche. Mais ça me donne envie de jouer et ça me fait du mal. Le foot me manque. Le foot me servait à oublier certains soucis, à me vider la tête, à me dépenser le soir. Après la séance du mardi, je pensais déjà à celle du jeudi. C'était mon carburant, mon énergie pour une semaine remplie de contrôles et de devoirs. Et là, plus rien.

Je ne me dépense plus. Je me renferme sur moi-même. Les semaines passent, puis les mois. Je vois de moins en moins mes amis. Puis, plus du tout. Puis vient l'heure du premier entraînement : la libération totale. Je suis tellement content de revenir m'entraîner, de voir tout le monde, que ma vie soit enfin rythmée, et non plus monotone et triste. Je retrouve le sourire. Je redeviens enthousiaste et joyeux.

Quand le premier match arrive, je stresse. Imagine, je me refais le ligament ? Je me dis qu'il faut lâcher prise. Mes coéquipiers jouent un rôle dans ce retour progressif, à travers les encouragements, les consignes et les conseils. Je me sens tout de suite intégré et accueilli au sein du groupe. Désormais, les matchs s'enchaînent et les performances aussi. Mon foot, c'est un foot de « campagne », un foot avec les amis, ceux que tu vois souvent et avec qui tu crées des liens forts. J'ai déjà eu envie de quitter mon club pour aller viser un autre avec un niveau plus haut. Puis j'ai décidé de rester. Parce que notre esprit d'équipe et notre proximité, je ne les retrouverai pas ailleurs.

Daniel, 19 ans, étudiant, Rennes

Mettre les voiles... ensemble

La semaine, Ilana subit les moqueries de ses camarades. Heureusement, le week-end, elle s'évade au club de voile. Elle y retrouve ses amis, et un esprit d'équipe qu'elle ne retrouve pas ailleurs.

Je pratique la voile depuis une dizaine d'années dans un centre nautique où il y a un vrai esprit d'équipe et d'entraide. J'y vais tous les samedis après-midi. C'est le moment que j'attends le plus de la semaine. Je suis barreuse et j'ai un coéquipier. Nous sommes dans des groupes mixtes. Dans le mien, ça va de 13 à 19 ans. Je suis la plus âgée.

“Je me sens plus libre au centre nautique qu'au lycée.”

Il est important pour moi d'aider les autres groupes, surtout les plus petits. Je leur donne des conseils pour partir de la cale, pour se placer, surtout lorsque les vents sont faibles ou mal orientés. Souvent, mon coéquipier et moi nous partons les derniers. Il râle un peu mais il sait que je ne peux pas m'empêcher d'aider les autres à partir ! De retour à la cale, nous nous aidons tous à affaler les voiles et à descendre les remorques avant de remonter les bateaux sur le terre-plein.

Je n'étais pas aidée comme ça quand j'ai commencé la voile, mais nous sommes tous devenus amis et cet esprit d'équipe s'est développé. J'en suis très heureuse et j'essaie de faire perdurer cette mentalité dans le club.

Dans mon BTS, l'ambiance est différente. Il n'y a pas du tout le même esprit d'équipe. Pourtant, ma filière est dans le social. Certaines filles ont la moquerie facile. Elles se croient drôles à dire des choses à leurs copines. Tout le monde les entend et personne ne dit rien. J'étais directement concernée par ces moqueries, alors j'en ai parlé à ma prof. Des sanctions ont été prises et j'en suis contente. Mais je ne me sens pas très à l'aise. Dans ce contexte, mes samedis, ce sont de vraies coupures. Je me sens plus libre au centre nautique qu'au lycée. Avec les copains de la voile, je ne parle pas de ce qui se passe dans ma classe. Je profite juste d'être avec eux, de faire ce que j'aime. Heureusement que j'ai ça pour m'évader, pour être moi-même, voir d'autres personnes et vivre d'autres types de relations.

Ilana, 19 ans, étudiante, Crozon

La Bretagne pour se reconstruire

Entre la Bretagne et l'Île-de-France, il n'y a pas que 400 kilomètres d'écart.
Pour Zoé, il y a un monde de différences.

Je n'ai pas trouvé ma place chez les Parisiens, avec leur pression constante et leur individualisme. J'ai trouvé ma place chez les Bretons. Ici, les gens sont plus accueillants, plus respectueux de l'être humain. Changer de région a été une véritable renaissance.

“Je redécouvre
le plaisir de vivre
en accord avec
la nature.”

Quitter l'Île-de-France pour la Bretagne, c'est troquer l'agitation perpétuelle pour un rythme plus doux ; les klaxons pour le bruit des vagues ; le gris des immeubles pour le vert des paysages sauvages. C'est offrir à mon esprit un espace où il peut enfin respirer, loin de l'oppression urbaine et du stress quotidien. Mentalement, cette transition est une véritable libération. En Bretagne, l'air iodé, la mer toute proche et les grands espaces m'invitent à la sérénité. Ici, je prends le temps. Je redécouvre le plaisir de vivre en accord avec la nature, sans la pression constante de la

performance et de la rapidité. Mon regard s'ouvre sur des horizons dégagés, et avec lui, mes pensées s'apaisent. Le stress accumulé en Île-de-France se dissipe peu à peu, laissant place à un état d'esprit plus calme et équilibré. Mais au-delà du bien-être mental, ce changement de région me procure une satisfaction profonde : celle de me sentir enfin à ma place.

Trop souvent, je me suis adaptée à un environnement qui ne me convenait pas. J'ai tenté de suivre un rythme qui n'était pas le mien. En Bretagne, tout me semble plus naturel, plus en phase avec mon mode de vie authentique. Les relations humaines y sont plus simples, plus sincères. Je redécouvre le bonheur des échanges vrais, loin de l'anonymat et de l'indifférence des grandes villes.

Zoé, 25 ans, étudiante, Rennes

Quitter la Bretagne pour mieux la retrouver

Lowan est tiraillé entre l'ennui que suscite en lui la culture bretonne et la fierté d'être breton. Et s'il fallait partir et s'ouvrir au reste du monde pour apprécier vraiment là d'où l'on vient ?

Depuis que je suis petit, mes parents me traînent dans tous les musées possibles et imaginables. En France mais aussi en Italie, en Espagne et en Angleterre... Au début, mes grandes sœurs étaient beaucoup plus réceptives que moi. Elles se battaient pour gagner le quizz de culture G à l'apéro. Pendant ce temps, moi je sirotais mon Coca. Quand elles regardaient les tableaux et les sculptures dans les galeries, moi je regardais par la fenêtre. Pire, je restais à l'affût du moindre siège pour m'asseoir. J'étais le mouton noir de la famille. Mais à force d'entendre mes parents me répéter : « *C'est important d'être cultivé, tu sais ?* », ça a fini par l'être aussi pour moi. La tête que ma mère fait maintenant quand je connais une réponse qu'elle ignore à une question de culture G ! Il y a eu comme un déclic. Durant l'adolescence, je me suis passionné pour le septième art. Cependant, je reste très distant par rapport à ma propre culture : la culture bretonne.

J'ai une haine atroce des bateaux, je trouve le triskel moche, je souffle sur les légendes arthuriennes... Tout ce qui touche à l'identité bretonne m'ennuie. Et comme ici on est très axé sur la mer, la pêche, la musique stridente et les habits douteux, je m'emmerde ! J'ai besoin de plus. Mais

le pluralisme culturel est accessible seulement derrière un écran. Au cinéma, on peut voyager et découvrir le monde et ses cultures. C'est ça qui me passionne : me plonger tantôt dans le quotidien d'une famille indienne ou mexicaine, tantôt dans des coutumes japonaises à travers un film d'auteur. En Bretagne, je ne trouve pas assez de diversité.

Je suis probablement trop curieux pour rester dans un endroit où l'on tourne en rond. Finalement, seul le drapeau breton, le Gwenn-ha-Du, a une réelle place dans mon cœur. C'est un symbole de qui on est et d'où l'on vient. Il représente une fierté si singulière que l'on ne peut s'empêcher de l'étaler devant le monde entier. Je suis d'ailleurs également capable de m'émerveiller devant un coucher de soleil en bord de mer, du goût divin de la crêpe et de la grâce du beurre salé... Finalement, j'ai peut-être besoin de quitter ma Bretagne pour mieux la retrouver. Je ressens la nécessité de découvrir le reste du monde pour apprécier davantage toutes ses facettes et ses beautés.

Lowan, 16 ans, lycéen, Quimperlé

TGV : Train à Grande Vue

Quand les vacances arrivent, Djibrile s'impatiente autant du trajet que de la destination. Le train devient sa bulle d'évasion.

Les paysages bretons sont ennuyeux. C'est toujours la même chose : de la verdure, des animaux, des champs... en boucle. Alors, quand je prends le train, je m'évade.

“Voir défiler les
champs, les villes,
les montagnes...
je m'évade.”

Je prends le TGV à chaque période de vacances pour aller à Marseille voir de la famille. Je vais aussi à Lyon, chez ma grand-mère. Ce que je préfère, c'est m'installer à l'étage. Ça me permet de mieux profiter des paysages. Je peux voir défiler au loin les champs, les villages ou les montagnes.

J'aime les trains parce que l'environnement est calme et tranquille. Plus le trajet est long, plus j'ai l'impression de prolonger mon confort. La meilleure période pour prendre le train, c'est l'été : je peux profiter à fond des couchers de soleil. C'est tarpin beau ! Mais il y a une chose que je n'aime pas : les changements de train. Et surtout, la voix du conducteur qui parle trop vite dans le micro... Ça casse mon délire quand je suis dans ma bulle.

Djibril, 14 ans, collégien, Rennes

Côte d'Azur ou Bretagne ? Y'a pas photo...

Natif de la Côte d'Azur, Abel a déménagé en Bretagne il y a trois ans. Depuis, il se sent enfin dans son élément.

Je sais déjà ce que tout le monde pense :

« *En Bretagne, il pleut tout le temps !* » ;

« *La Côte d'Azur, c'est trop cool !* » ;

« *Dans le Sud, la mer est chaude.*

Au moins, on peut se baigner »...

Quelles conneries ! Les plages, le parfum, l'été, le ciel bleu... trop bleu de la Côte d'Azur. Ça, c'est bon pour les cartes postales ! Le reste de l'année, l'expérience est totalement différente.

Pendant quatorze ans, j'ai habité à

Le Plan-de-Grasse, un hameau aux toits orangés. Puis, il y a trois ans, j'ai déménagé en Bretagne. Depuis, j'ai l'impression d'enfin respirer. Le ciel du Sud, je le connais par coeur ! Il est vide. Alors, oui de temps en temps, on aperçoit un petit pet de nuage, minuscule, plus petit qu'une mouche. Mais à part ça, c'est un ciel qui reste tout le temps pareil. De toute façon, dès qu'arrive un petit cumulus, c'est la panique ! Les gens deviennent fous, ils pensent aux tempêtes, à la pluie ! Ils ne se rendent même pas compte que l'herbe, les arbres et la terre brûlent. Ils sont trop occupés à griller sur la plage...

Il y a seulement deux choses que j'aime

« en bas » : ma famille et les montagnes.

Allez, une troisième même : l'accent que je trouve plutôt drôle. À part ça, la Côte d'Azur ne vaut pas la Bretagne. Je me suis vite rendu compte que le fameux mythe selon lequel il y pleut tout le temps est totalement faux. Les premiers temps, je levais constamment la tête pour observer le ciel. Je me suis même fait mal au cou à force de me le tordre pour regarder en haut.

Et les Bretons sont tellement gentils. Mon premier jour de lycée, je me suis fait au moins cinq potes en quelques heures.

De vrais potes. « En bas », ils ne répondent jamais et n'envoient jamais le premier message. C'est la première fois que j'aime l'endroit où j'habite.

Abel, 17 ans, lycéen, Caudan

Une addiction en voie de guérison

Aaron a plongé dans la consommation de drogues dures à 22 ans. Après plusieurs hospitalisations, des rechutes et un corps meurtri, il a décidé de tout quitter pour se reconstruire.

La première fois, je me suis dit : « *Une seule injection. Juste une seule fois !* » C'était chez un garçon qui pratiquait le « slam », la consommation de drogue par piqûre. Au début, j'étais pris par la peur. Ce n'était pas habituel de voir quelqu'un jouer avec une aiguille pour vous injecter je ne sais quelle merde. La boîte avec les seringues et les lingettes désinfectantes, la coupelle, le tampon, le coton... Je me souviens de tous les détails. Il a pesé quelques cristaux. Il les a dissous. La sensation était terriblement délicieuse. Une sensation de chaleur qui monte dans tout le corps. Un genre de montée dans la gorge qui vous fait tousser faiblement. Je venais de vivre mon premier rush à la 3-MMC (3-méthylmethcathinone). Cette foutue 3. J'avais 22 ans. Le jour suivant, j'ai recommencé. Je me disais : « *J'ai le contrôle* » ; « *J'abuse un peu mais ça va* » ou « *C'est le dernier* ». Je me suis finalement retrouvé à me piquer un jour sur deux et à augmenter les doses.

Je me retrouvais régulièrement dans des soirées avec cinq, voire dix personnes qui consommaient ce produit. J'avais des contacts chez qui j'allais toutes les semaines pour consommer et avoir des rapports sexuels. Je pratiquais déjà le chemsex — des rapports sexuels en

prenant des substances — depuis plusieurs semaines. Au final, je ne voyais même plus les gens pour les rapports mais pour consommer.

“Mon corps était en trop mauvais état.”

Avant ça, j'étais habitué à prendre des drogues. Ma famille entière consomme du cannabis. Ma sœur était héroïnomane. En teuf ou en rave, je prenais des amphétamines, taz, LSD, champis, kétamine et cocaïne. Quand j'ai commencé le chemsex, paradoxalement, je m'étais calmé sur les autres substances.

Le premier déclic, c'était en décembre 2022. Je rentrais, en pleine nuit, complètement perché. Sans réfléchir, j'ai pris des billets de train pour quitter Tours et rentrer chez mon père, en Bretagne. Je voulais arrêter de détruire mon corps. Je me pensais à l'abri à la maison. Le pire était à venir.

À mon retour chez mon père, j'ai replongé à cause d'une connaissance. J'ai dit à mon père que j'étais tombé là-dedans. Il ne m'a jamais empêché de sortir. C'est aussi à ce moment-là que j'ai commencé à avoir des soins infirmiers pour mes bras. Mon corps était en trop mauvais état, surtout mes bras à cause des piqûres. J'ai eu deux abcès, des phlébites aux mains, un staphylocoque doré et j'ai frôlé la septicémie. J'étais aussi déprimé. J'avais perdu goût à la vie.

Je ne voyais qu'une seule personne susceptible de m'aider. Etienne. Il habite à Carhaix, une petite ville située au centre de la Bretagne. Il n'a pas hésité une seconde à me tendre la main. Dans la voiture pour Carhaix, il m'a dit : « *Il faudra quand même faire attention, il y a des gens ici qui en prennent aussi...* » Je l'ai coupé directement pour lui dire : « *Je ne veux même pas savoir, je ne veux plus entendre parler une seule fois de ces produits.* » Je me suis senti un peu désorienté en arrivant. Carhaix, c'est un genre d'entre deux entre la ville et la campagne. Je me suis demandé ce que j'allais bien pouvoir faire ici. Les deux premières semaines, j'ai surtout visité la ville. J'ai découvert le quartier du Petit Carhaix, où j'adore lire. J'ai aussi visité le Vorgium, un musée archéologique. Mais je

m'ennuyais quand même beaucoup, j'étais rattrapé par la dépression. Les semaines passaient lentement, très lentement. Je cogitais sur tout ce qui s'était passé.

Aujourd'hui, j'essaie de reprendre ma vie là où je l'avais laissée il y a deux ans. Reprendre mes études d'histoire. Viser une licence, puis un master, pour devenir enseignant. Passer le permis. Renouer le contact avec des personnes plus saines. Il arrive que j'aie des moments de vide, où je repense à fumer, ou même à me piquer, mais ce sont des pensées très passagères. Je suis enfin en voie de guérison.

Aaron, 24 ans, en recherche d'emploi, Carhaix

“J’aimerais
créer ma ferme
pédagogique
avec des vaches,
des cochons,
des ânes.”

Inah, 19ans

“La Bretagne est,
comme l’Île-de-France,
une terre de foot.”

Titouan, 16 ans

“J’ai même appris à
aimer cette météo
ambivalente.”

Valentin, 22 ans

“J’ai découvert
un univers de
passionnés,
où règne un
équilibre parfait
entre sport et
nature.”

Noa, 18 ans

La tête dans le guidon

Pour Samuel, le vélo est bien plus qu'un loisir. C'est un moyen d'explorer sa région mais aussi de se dépasser, de se sentir vivre.

J'adore me balader sur la côte. Depuis que je suis petit, je fais du vélo autour de chez moi, à Plouzané, dans le Finistère. Au début, je me contentais des rues de la ville, puis je suis allé plus loin : dans les forêts, en bord de mer, jusqu'à d'autres communes, parfois pour la journée entière.

De chez moi, j'atteins le phare du Minou en une demi-heure. C'est un petit phare dans un coin sauvage. La vue est magnifique, surtout au coucher du soleil. Ça me détend. Je vais aussi très souvent au port du Dellec. Il y a une grande descente pour y arriver, et la vue est superbe : des champs, la mer au loin, une belle lumière. Avec mes copains, on escalade les rochers, on monte sur les ruines... Le retour est plus dur car la pente est raide !

J'aime bien aussi rouler jusqu'au port de plaisance de Brest, le Moulin Blanc. C'est à 45 minutes à vélo de chez moi. La vue sur la rade et les bateaux est top, et c'est un bon spot pour boire un verre en terrasse. La forêt est aussi un bon terrain de jeu. Il y en a une juste en bas de chez moi, qui descend jusqu'à une plage. Il faut faire attention aux rochers et aux arbres mais j'adore la vitesse en vélo. Je me sens libre.

Mon plus long parcours, c'est Plouzané–Landerneau : 70 kilomètres aller-retour. On l'a fait avec deux amis, en partant en début d'après-midi et en rentrant dans la nuit. On voulait juste se balader, se lancer un petit défi.

“J'adore la vitesse en vélo. Je me sens libre.”

En bord de mer ou en forêt, les routes sont plus adaptées. Mais rouler en bord de route sans piste cyclable, c'est un peu dangereux... Cela dit, si j'ai envie d'aller quelque part, j'y vais, même s'il n'y a pas d'itinéraire prévu pour les cyclistes. Même si j'ai envie de passer le permis pour être plus libre dans mes déplacements, je continuerai le vélo. Le problème, c'est qu'il y a quelques mois, j'ai dû vendre mon vélo pour m'acheter un nouveau téléphone. Je l'ai vendu 300 euros. J'ai aussi revendu les pneus et chambres à air que j'avais en réserve. Sans vélo, je m'ennuie les week-ends. Il me manque.

Samuel, 18 ans, étudiant, Plouzané

Accro au bitume

À 25 ans, Nano n'est plus le même. Terminées les soirées festives trop arrosées ! Aujourd'hui, c'est la moto qui le fait vibrer. En selle sur sa Triumph, il sillonne la Bretagne pour en découvrir toute la beauté.

Pendant longtemps, la seule compétence notoire que j'attribuais aux Bretons — mon peuple — c'était leur descendance. Et je ne parle pas de vélo... J'associais ma région à un territoire de boit-sans-soif ! Moi-même, j'étais un concurrent sérieux, toujours prêt à vanter nos mérites et à défendre nos records.

Avec le temps, la raison m'a poussé à mettre de côté les nuits de beuverie. J'ai franchi un cap. Pas le cap Fréhel, non... Le cap de la moto. Après avoir obtenu mon permis, j'ai commencé à sillonner les routes bretonnes, en selle sur mon fidèle destrier : une Kawasaki ER-6n, au profil aiguisé, presque agressif, prête à en découdre avec le bitume. J'étais fou de ma première monture. Parfois, les routes étaient longues, droites, monotones... Mais un simple virage pouvait me projeter sur des chemins sinueux, avec en ligne de mire des paysages à couper le souffle. L'autre jour, en me baladant, j'ai même cru que je n'étais plus en France... mais au Kansas (bien que je n'y sois jamais allé) ! Il ne manquait plus que les bisons pour compléter le tableau. Ce sentiment de plénitude est resté gravé en moi. Il faut le vivre pour le croire !

Aujourd'hui, j'ai troqué ma Kawa contre une Triumph. Mon Anglaise est tout aussi maniable et fidèle que ma Japonaise, mais plus incisive encore. Le vent doux et chaud traverse mes gants, glisse sur ma peau.

“J'ai même cru que je n'étais plus en France... mais au Kansas.”

Le parfum des forêts m'enivre, et la beauté des paysages que m'offre cette région me surprend chaque jour un peu plus. Ce qui est beau, dans tout ça, c'est de savoir que je n'ai pas besoin de partir loin pour voyager. Et ça, ça me rassure.

Nano, 25 ans, en recherche de formation, Lorient

L'ivresse de la conduite

Boire, s'ambiancer et rouler vite. C'est la philosophie de vie de Lucas depuis qu'il a le permis. Sur la route, il enchaîne les prises de risque et les pertes de points.

Je peux rouler très vite. Souvent, je conduis en étant un peu fatigué, en rentrant du bar ou de la boîte de nuit. J'aime ça, conduire. Tout seul ou accompagné. Avec la musique à fond. Surtout la nuit. Comme je dis toujours : « *Le permis c'est la vie.* » La mienne a complètement changé depuis que je l'ai eu, le 1er août 2024. Je fais environ 1 000 kilomètres par semaine. Deux à trois pleins d'essence. C'est mon papa qui paie.

“J'ai pris une biche à plus de 140 km/h.”

Le permis, maintenant, il faut le garder. Je me suis calmé, mais j'ai joué avec. Vers chez moi, sur les routes de campagne des Côtes-d'Armor, vers Saint-Quay-Portrieux et Binic, il y a souvent des gendarmes. Il ne me reste que trois points. J'ai failli le perdre en rentrant du bar sur la quatre-voies au niveau du McDo de Plérin. J'ai doublé une voiture de police banalisée à plus de 175 km/h. Ils ont mis les gyrophares. J'ai dit à mes copains : « *Les gars, j'ai perdu mon permis.* »

Je me suis fait arrêter. Ils m'ont fait un dépistage d'alcool et de drogue. J'avais 0,08 gramme d'alcool par litre de sang. Heureusement, en jeune permis c'est jusqu'à 0,2 gramme autorisé. J'ai eu une leçon de morale et une amende. Rien de plus.

J'ai aussi eu deux accidents. J'ai pris une biche à plus de 140 km/h. Elle est morte. J'ai à peine senti l'impact. Je n'ai rien eu. La voiture a tout pris. J'ai encore eu de la chance. Le second, c'était un petit accident où la voiture a glissé et tapé un poteau électrique. Au début de mon permis, je ne buvais jamais. Maintenant, je conduis souvent en étant alcoolisé. Parfois, je peux avoir un taux d'alcoolémie très haut. J'ai soufflé en partant de la boîte un matin, j'avais 1,8 gramme d'alcool par litre de sang. C'est très dangereux. Je regarde aussi beaucoup mon téléphone en conduisant. Il ne vaudrait mieux pas. Quand on fait ça, on ne roule pas droit. On me dit que je suis inconscient de rouler à grande vitesse. C'est plus fort que moi. Je pense qu'un jour, je me ferai prendre à mon propre jeu.

Hugo, 18 ans, en formation, Côtes-d'Armor

Les routes de la liberté

Sur les routes bretonnes, Tanya et ses amis appuient sur le champignon sans destination en tête, mais avec un but bien précis : mettre le stress des cours sur pause

Nous sommes quatre amis. Deux filles, deux gars, à partir en voiture ou en moto sur les petites routes de campagne autour de Saint-Brieuc pour prendre de la vitesse. Ça se passe le vendredi soir et le samedi soir, le dimanche après-midi aussi. Ces road-trips durent entre deux et trois heures.

Il y a Elouan. Le grand blond, drôle, qui conduit la moto comme s'il avait neuf vies. Il se prend pour un chat, je pense. Il y a Laura Leen, une conductrice et une motarde hors pair. C'est une super fille, avec qui j'ai beaucoup de points communs. On est très proches. Il y a Mathis, souvent grognon, mais gentil et drôle quand même. C'est le petit ami de Laura Leen. Et il y a moi, Tanya, la fille chill sans prise de tête. On prend une moto, celle de Laura Leen. Les gars conduisent chacun leur tour. Nous, les filles, on est dans la voiture ou on fait des tours de moto derrière eux. Elouan et moi, on ne conduit pas. On n'a pas le permis. Tout ça, c'est juste du kiff avec les copains. Beaucoup de fous rires interminables.

Nous ne savons jamais où nous allons. On profite ensemble, sans penser à l'avance au lieu où l'on va s'arrêter. La musique dépend de la personne qui est assise sur

le siège passager à l'avant. Si c'est l'un des gars, c'est du rap. Si c'est moi ou mon amie, c'est du shatta, des musiques good vibes pour bouger. La musique est forte. Je ressens un sentiment de liberté. Il tranche avec les sentiments d'étouffement et d'oppression, avec mes crises d'angoisse et mes bouffées de stress souvent causées par les cours. Il y a beaucoup de choses à retenir, notamment pour les contrôles, tout au long de l'année.

Je fais de la moto derrière mes proches depuis mes 5 ou 6 ans. J'aimerais passer mon permis moto pour m'acheter un véhicule et profiter à fond avec mes amis lors de nos soirées le week-end. C'est mon rêve depuis petite.

Tanya, 17 ans, apprentie, Saint-Brieuc

L'océan, un cocon malgré la distance

Monia a passé une partie de son enfance au bord du littoral finistérien. Désormais, elle habite dans les terres du Morbihan. Ignorant les kilomètres qui la séparent de l'océan, elle embarque dès qu'elle en a l'occasion sa planche dans le bus pour aller surfer.

Ma dernière séance de surf date d'il y a moins d'un an. Elle était incroyable ! C'était un après-midi d'été, à la plage du Loc'h, à Guidel, dans le Morbihan. Les vagues étaient fortes, le vent soufflait. J'étais impatiente d'aller à l'eau. Je me suis levée plusieurs fois sur ma planche... et je suis tombée autant de fois ! Ça ne m'a pas découragée, au contraire. Rien à voir avec ma première fois...

La première fois, c'était il y a huit ans. J'étais en vacances avec des copines. On ne savait pas quoi faire, alors on s'est inscrites à un stage d'initiation de surf de deux semaines. Au début, je tombais tout le temps de ma planche et je buvais la tasse presque à chaque tentative ! Je luttais contre les vagues mais je ne voulais pas abandonner. Petit à petit, j'ai réussi à me redresser et à sentir les vagues onduler sous mes pieds. Depuis toute petite, j'ai toujours été proche de la mer. J'ai grandi au bord du littoral, à Concarneau, dans le Finistère. Je passais des heures à jouer dans les rochers et à courir dans l'eau avec mon frère. Avec ma mère, on adorait chercher des coquillages sur la plage pendant que mon père partait pêcher des araignées de mer. Parfois, je l'accompagnais armée de mon masque et de mon tuba.

Mais quand j'ai eu 8 ans, nous avons déménagé à Plouay, une petite ville située dans les terres du Morbihan, à près de 30 kilomètres de la plage. Cette distance a tout changé. Je dois désormais faire une heure trente de route en bus pour rejoindre l'océan. Cette nouvelle vie m'a fait prendre conscience de la chance que j'avais eue d'habiter au bord de la mer et d'y passer tout mon temps libre.

Maintenant, j'occupe mes week-ends en sortant avec mes amis, mais dès que je le peux, je pars surfer. Avec le temps, j'ai pris confiance. Trop peut-être ? Comme cette fois où j'ai cru que j'allais me noyer ! Il y avait des vagues énormes. J'avais un peu peur mais j'ai décidé d'y aller. Une vague plus forte que les autres m'a emportée. Je n'arrivais plus à remonter à la surface. Quand, enfin, j'ai réussi à ressortir la tête de l'eau, j'étais épuisée... mais soulagée d'être toujours en vie ! Chaque promenade pieds nus dans le sable, chaque baignade, chaque session de surf... me rappelle combien ma vie au bord du littoral a marqué mon enfance. Aujourd'hui, aller à la mer, c'est retrouver un endroit familier où je me sens bien.

Monia, 23 ans, en formation, Plouay

Vagues à l'âme

Nathaël et ses amis ont leur spot secret au bord de l'océan. Chaque après-midi d'août, ils s'y retrouvent pour plonger ensemble dans l'été breton.

Chaque après-midi d'août, j'enfourche mon vélo pour sauter de la digue à Pors Poulhan. Depuis mon plus jeune âge, je me rends chez ma grand-mère pendant ce mois d'été. Elle habite à Plouhinec, un petit village pittoresque non loin du port. J'en profite pour retrouver mon cousin, qui vit à quelques kilomètres de là, et des amis.

Notre tradition était de nous rendre à la plage de Mesperleuc, à cinq minutes à pied de chez ma grand-mère. Mais depuis que j'apporte mon vélo, nous allons plus loin, jusqu'à Pors Poulhan, pour sauter depuis l'une des deux digues. Nous préférons la digue gauche, car elle donne sur le port. Il nous offre une protection contre les vagues et l'eau y est plus chaude. L'autre digue, plus exposée, est battue par les vagues et, bien que plus excitante, elle reste aussi plus risquée. Ce qui rend cet endroit encore plus spécial, c'est que peu de gens savent qu'on peut y sauter. Il n'y a généralement que nous. Le seul vrai obstacle, c'est le trajet pour y aller. L'aller se passe plutôt bien : cinq kilomètres de descente en une dizaine de minutes. C'est une montée d'adrénaline pure, une sensation de liberté totale, comme si je faisais partie du flot de voitures avançant à la même vitesse que nous. Le vent qui me fouette les bras nus

me berce, doux et constant. Mais le retour, c'est une autre histoire : cinq kilomètres de montée interminable, un calvaire qui s'étire sur une bonne vingtaine de minutes. Au fur et à mesure que les jours passent, ce voyage devient de plus en plus éprouvant. La fatigue s'accumule dans mes jambes. Pourtant, malgré des moments de doute et de découragement, l'excitation de pouvoir replonger le lendemain est si forte qu'elle surpasse toutes les pensées négatives.

J'aime ce lieu. Le parfum doux du plant de lavande caché derrière les rochers se mêle à l'air marin. L'eau, d'une transparence absolue, entoure mon corps de sa fraîcheur apaisante à chaque plongeon, m'apportant un sentiment de calme profond. Le bruit des vagues qui viennent doucement se briser sur les pierres crée une mélodie envoûtante, accompagnée par le chant des mouettes. C'est un endroit où le temps semble suspendu, où chaque détail, du soleil caressant ma peau aux ombres des rochers, me rappelle que la nature a ce pouvoir magique de nous ressourcer et de nous ancrer dans l'instant présent.

Nathaël, 15 ans, lycéen, Pont-l'Abbé

De pêche en fils

La pêche n'a plus de secret pour Enzo et son père. Ils rentrent rarement les mains vides de leurs sorties en mer. Ce qu'ils ne peuvent jamais prévoir par contre, c'est la météo.

Attendre les poissons, avoir faim...
Les sorties pêche sont riches en émotions.
Il peut y avoir du désespoir, du suspense,
de la joie, de l'énervement ou de la fatigue.
Elles changent. Comme les différents temps
de météo.

“Nous avons
plusieurs secrets
de pêche grâce
aux anciens de
la famille.”

J'ai découvert la mer grâce à mon père,
et grâce à la mer, ma vie est devenue
plus lumineuse. Depuis que j'ai 5 ans,
nous allons pêcher ensemble en bateau.
Souvent l'été. Parfois l'hiver aussi. Tout le
temps l'après-midi. J'habite à 20 minutes
de la mer. Vers Brest, en plein Finistère. Ici,
chaque jour peut contenir une mésaventure.
La météo n'est pas souvent de notre côté
car les nuages gris remplis de pluie sont
bien présents. Les poissons eux, par contre,
sont souvent du nôtre... Nous n'attendons
pas longtemps avant qu'ils mordent,

contrairement aux autres pêcheurs. Mon
père n'est pas pêcheur professionnel mais
il est aussi bon. Nous avons plusieurs
secrets de pêche grâce aux anciens de
la famille et à d'anciens pêcheurs ! Nous
connaissons les spots. Et nous avons toutes
les combines. Nous pêchons à la canne.
Pour nous, la pêche au filet ne compte pas
vraiment. Il n'y a aucun plaisir et ça détruit la
faune marine pour pas grand-chose.

Une fois, nous avons eu un problème
électronique en pleine tempête au sillon
des Anglais, à Landévennec. La pluie était
présente, contrairement aux poissons. Les
dépannages de dernière seconde sur la mer
sont très délicats, alors il fallait avoir de la
concentration et du calme. Mon père était
agité. Moi, j'étais un peu inquiet et stressé.
Malgré ça, nous avons pu échapper au pire.
Le lendemain, on en rigolait mais on savait
très bien que cela aurait pu être dangereux
pour nous, provoquer de grosses séquelles,
voire nous coûter la vie.

Enzo, 15 ans, lycéen,
Pont-de-Buis-lès-Quimerch

La fête à bon port

Mi-août, Ewen et ses amis enfourchent leur scooter direction la fête du port, à Portsall. Pendant que les touristes découvrent les traditions bretonnes, eux s'adonnent à la leur : sauter dans l'océan.

Chaque été a lieu la fête du port à Portsall, dans le Finistère. C'est un événement qui célèbre l'identité maritime de cette commune. Elle attire de nombreux visiteurs, amoureux de la mer, du patrimoine local et de la culture bretonne. Moi et mes amis, nous y allons depuis deux ans. J'habite à Plouguin, à dix minutes en scooter.

Au programme, il y a des défilés de bateaux traditionnels, des concerts de musique bretonne, des animations pour petits et grands, des jeux traditionnels, ainsi que des stands de produits locaux. Comme des crêpes de fruits de mer et des galettes. Nous sommes un groupe composé d'une quinzaine de personnes. Nous avons tous 15 ans. Nous allons à la fête en scooter ou en moto. Certains de mes amis habitent déjà dans la commune. Et avec les autres, nous nous rejoignons chez moi en début d'après-midi pour nous y rendre le soir. Nous n'y allons pas pour les jeux. Nous y avons déjà joué, ils ne changent pas et c'est plutôt pour les enfants. Nous nous y rejoignons pour sauter du port, manger et faire la fête.

En arrivant, nous mettons nos motos dans le garage d'un ami. Une fois au port, nous allons à la buvette pour parler de tout et de rien. Puis, nous allons sauter. Il y a beaucoup de monde à l'eau avec nous. Il y a deux spots pour ça mais c'est le plus haut que nous préférons. Celui où il y a le plus de personnes.

Quand il fait nuit, vers 23 heures, des feux d'artifice sont lancés depuis le Guilliguy. C'est un gros rocher de plusieurs dizaines de mètres de haut. Il y a pas mal de monde donc trouver un endroit où se mettre peut être difficile. Après les feux d'artifice, il y a beaucoup moins de personnes âgées. Nous restons au port ou alors nous allons nous balader. Nous avons un spot pour dormir avec des tentes. Nous l'avons trouvé en nous baladant dans les champs. Ou nous continuons la fête chez des amis.

Ewen, 15 ans, lycéen, Portsall

Grec, latin... ou option surf ?

La plupart des élèves ont le choix entre grec, latin et langues étrangères au collège. Noa, lui, a pu choisir une option surf ! Sa passion pour ce sport a été remise en question après un incident en pleine mer.

Depuis que je suis petit, l'été, c'est baignade et foot sur la plage de Guidel, dans le Morbihan, la ville où j'habite. En grandissant, j'ai eu envie de tester des trucs un peu plus fun et sportifs. Le surf, c'était une évidence — même si je ne savais pas du tout comment me jeter à l'eau ! L'occasion s'est présentée en classe de 5^e, au collège Saint-Jean-La Salle. La plupart des collèges proposent des options grec, latin ou langues étrangères. Le mien offrait un panel plus insolite, avec notamment du tri-sport... et du surf ! J'ai choisi le second sans hésiter.

Pendant trois ans, j'ai pu m'entraîner une après-midi par semaine avec des moniteurs de l'école de surf de Guidel. J'ai découvert un univers de passionnés, où règne un équilibre parfait entre sport et nature. Évidemment, au début, ce n'était pas facile. J'ai commencé sur la plage, à apprendre à me lever sur ma planche. Je répétais le même mouvement pendant des heures, avant d'aller en mer pour essayer de le reproduire. Tomber, galérer à se lever, choper la bonne vague... C'était que ça, au début. Mais au fil des mois, j'ai fait de vrais progrès. C'était un pur bonheur. J'étais super fier de moi !

En plus, on était une bande de potes. Il n'y avait pas de moqueries. C'était des après-midis sans prise de tête, juste là pour kiffer tout en apprenant. À la fin de mon cursus, j'étais vraiment mordu. Jusqu'à cet incident qui a tout foutu en l'air. Un jour, j'ai voulu faire le malin en essayant de passer la barre — dans le jargon, ça veut dire aller derrière les vagues. C'est un passage délicat, qui demande beaucoup d'efforts, mais qui permet d'accéder aux plus belles vagues. Malheureusement, ce jour-là, le courant était tellement violent que je me suis retrouvé piégé, incapable de revenir sur la plage. Je me voyais mourir. C'était horrible. Impuissant, j'ai dû attendre que ça se calme. Au bout d'un temps qui m'a semblé interminable, j'ai enfin réussi à regagner le rivage. J'étais encore en panique, mais surtout soulagé.

Deux semaines après cette mésaventure, ma planche était sur Le Bon Coin. Je me suis juré de ne plus jamais prendre ce genre de risque. Mais qui sait ? Le surf et moi, ce n'est peut-être pas complètement terminé. J'ai la chance d'habiter au bord de la mer. Si un jour l'envie me reprend, je pourrai toujours emprunter une planche à un pote...

Noa, 18 ans, lycéen, Lorient

Après le déluge...

En janvier 2025, la tempête Eowyn, suivie des dépressions Herminia et Ivo, a provoqué des crues historiques en Ille-et-Vilaine. En quelques heures, certains habitants de la commune où vit Anaëlle se sont retrouvés cernés par les eaux.

Je vis à Guipry-Messac, une commune située au sud de Rennes. Elle est traversée par la Vilaine, un fleuve qui déborde presque chaque année en raison des fortes pluies. Habituellement, l'eau recouvre légèrement la route, sans grande conséquence. C'est devenu une routine.

“Les rues désertes, une ville fantôme...”

Mais le samedi 25 janvier 2025, la Vilaine est sortie de son lit après plusieurs jours de pluies intenses. Rien à voir avec les années précédentes. En quelques heures, l'eau est montée sans relâche, envahissant maisons et commerces. Je pensais qu'elle redescendrait rapidement, mais elle a continué de grimper, atteignant un niveau record de 3,81 mètres. Toutes les routes étaient coupées, les trains à l'arrêt. Impossible de rejoindre Rennes. J'ai dû poser des congés, et mon responsable m'a dit : « *On dirait que tu vis sur une île.* » Ça m'a fait sourire, mais il n'avait pas tort. Certains habitants utilisaient des barques pour rejoindre leur domicile. D'autres ont dû

être évacués. Heureusement, ma maison n'a pas été touchée directement par l'eau. Pendant une semaine, nous sommes restés confinés chez nous, avec mes quatre sœurs et mes parents. L'eau potable était rationnée, et nous faisons face à des coupures d'électricité fréquentes. Lorsque mes parents sont sortis faire quelques courses, ils m'ont parlé d'une ville fantôme. Les rues étaient désertes, certains quartiers plongés dans le noir. L'atmosphère était glaçante.

Le jeudi 30 janvier, la pluie a enfin cessé. Le niveau de la Vilaine a commencé à baisser, libérant peu à peu les maisons et les routes. Les dégâts étaient visibles partout. Les habitants ont alors contacté leurs assurances, mais surtout, ils se sont serré les coudes. Ensemble, ils ont nettoyé, évacué les débris, et tenté de reconstruire. Une chose est sûre : quand je m'installerai seule, ce sera loin des zones inondables — ou du moins sur les hauteurs. Je n'ai pas envie de me réveiller un matin de pluie les pieds dans l'eau, à devoir refaire ma maison chaque année.

Anaëlle, 18 ans, étudiante, Guipry-Messac

Ma ville en deux saisons

Tony vit dans une commune touristique au bord de l'océan, en Bretagne. Il aime y passer l'été, quand la ville fourmille de monde et d'activités.

L'hiver, Clohars-Carnoët, c'est plutôt vide... et l'été c'est vivant. Parce que là où j'habite, c'est touristique. En été, ma journée type c'est d'aller à la plage, au Pouldu, avec mes amis l'après-midi, puis au city stade dans le bourg le soir jusqu'au coucher du soleil. Là-bas, il y a beaucoup de monde. Des gars du coin. On fait des matchs tous ensemble.

Clohars-Carnoët, c'est une commune de 4 651 habitants. Ce sont les chiffres que j'ai trouvés sur internet pour 2021 ! Il y a plusieurs quartiers. Comme Doëlan et Le Pouldu qui sont à côté de l'océan. Ils sont très touristiques. Moi, j'habite dans le bourg. J'ai grandi là. En scooter, je suis au Pouldu en même pas cinq minutes. J'y vais dès qu'il commence à faire chaud, vers avril ou mai. Une année, je suis même allé à la plage en février.

Au Pouldu, il y a plein de choses à faire l'été. La mairie fait en sorte de développer ce quartier. Comme il y a beaucoup de touristes, il y a beaucoup de commerces, de bars, de plages, de parcs de jeux, de campings. Beaucoup de choses à faire pour les grands et les petits. Il y a des gens du voyage qui installent chaque été des manèges pour les petits et des food trucks. On peut aussi aller sauter à une cale, c'est

une sorte de mini-port. À quelques mètres, il y a des rochers de plusieurs tailles de haut : 6 mètres, 10 mètres, 12 mètres, 16 mètres et 18 mètres. Les hauteurs varient selon les marées. Moi j'ai réussi à sauter jusqu'à 16 mètres, mais pas plus. Le saut au-dessus est beaucoup trop dangereux.

“Au Pouldu, il y a plein de choses à faire l'été.”

Il y a aussi des choses à faire à Doëlan, le port de Clohars-Carnoët. C'est surtout ce quartier qui est beau avec l'architecture des maisons et du phare, et la végétation autour du port. On peut sauter de la digue, faire de la plongée ou simplement une promenade. Moi, de temps en temps, je saute de la digue et je pars pêcher avec mon père. Il a un bateau.

Enfin, tous les étés, il y a une fête de la sardine organisée par le club de foot de la commune. Plein de gens du secteur et des touristes se rassemblent pour manger des sardines ou des merguez-frites. Une

année, il y a eu le concours du lancer de sardines : il fallait les lancer le plus loin possible et après c'étaient les mouettes qui mangeaient. J'ai participé mais j'étais vraiment petit, j'avais 5 ans. Maintenant, j'ai l'habitude de manger merguez-frites, puis de partir en haut du port avec des amis pour voir le coucher du soleil. Et dès que la nuit tombe, je retourne à la fête pour discuter avec des connaissances.

Quand l'automne arrive, le calme revient. Les plages se vident. Les gens du voyage partent. L'eau est plus froide. Je retourne dans le bourg et je passe plus de temps au city. Je suis toujours dégoûté car c'est la rentrée scolaire. L'été est inoubliable, vu le nombre de souvenirs que je me suis créés.

Tony, 15 ans, lycéen, Clohars-Carnoët

Rennes, c'est pas du luxe

Question mode, Céleste est exigeante. Passionnée de luxe, elle traque la pièce rare. Mais à Rennes, le choix est restreint.

Garder les mêmes vêtements plus de trois semaines ? Impossible. Conserver la même coupe de cheveux plus d'un mois ? Inenvisageable. Depuis que je suis toute petite, ma vie tourne autour du renouveau. Pendant longtemps, je me suis contentée des boutiques du centre-ville de Rennes, des nouvelles collections qui arrivaient chaque saison. J'allais chez Ba&sh, Maje ou Sandro. Mais maintenant, je trouve que l'offre est limitée par rapport à ma soif insatiable de nouveautés.

J'ai d'abord tenté d'explorer d'autres pistes : les marchés de créateurs, parfois installés place Hoche ou dans les halles de la Criée, et les boutiques indépendantes. Malgré quelques trouvailles, j'avais toujours ce sentiment d'inachevé. Il me manquait l'adrénaline du shopping de luxe, cette sensation de rareté que l'on ressent face à une pièce que peu de gens peuvent se procurer. Un jour, j'ai vu dans un magazine une veste Céline sublime, à la coupe parfaite. Une pièce forte, intemporelle. J'ai arpenté Rennes à sa recherche. J'ai fouillé tous les recoins du Printemps, j'ai même tenté les friperies, au cas où un miracle se produirait. Rien. C'est là que j'ai compris : si je voulais vraiment accéder au luxe dans toute sa diversité, il fallait que je parte.

La première fois que je suis descendue à Paris pour faire du shopping, ça a été une révélation. Les Champs-Élysées, le Marais, les Galeries Lafayette... Partout, des boutiques immenses, des marques absentes à Rennes : Chanel, Céline, Louis Vuitton... Des vêtements que personne ne portait autour de moi. C'était exactement ce qu'il me fallait.

“Si je voulais vraiment accéder au luxe, il fallait que je parte.”

Depuis, j'y vais toutes les deux semaines. Parfois pour une journée, parfois pour un week-end. Je prends le train de 10 heures et, dès mon arrivée, je me lance dans un marathon de magasins. Je rentre chez moi avec des pièces uniques, des chaussures introuvables ici et cette sensation grisante d'avoir encore une fois réinventé mon style.

Céleste, 19 ans, étudiante, Rennes

Se loger à Rennes, un casse-tête

Elaine a bien cru ne pas réussir à se loger à Rennes pour ses études. Une semaine avant sa rentrée, elle a fini par décrocher le Graal.

Dès que j'ai eu mes vœux Parcoursup, je me suis penchée sur la question du logement. Avec ma maman, on a fait une liste de mes critères. Je ne connaissais pas vraiment le quartier Bréquigny, où se trouve mon école à Rennes, mais je voulais un appartement pas trop loin ou bien desservi. Le tout avec un budget de 350 euros par mois.

En juin, quelques annonces ont retenu mon attention, mais à chaque fois que je répondais, c'était déjà trop tard. Plus les semaines passaient, moins il y avait d'offres. En juillet, les appartements étaient déjà loués quand j'appelais ou on me disait que je n'avais pas mes chances.

Je suis aussi tombée sur des arnaques. Une fois, un appartement très beau et bien aménagé était affiché à 350 euros. J'ai envoyé un mail immédiatement. Dans la journée, j'ai reçu une réponse : j'étais super contente, je pensais que j'avais peut-être ma chance. Mais le propriétaire disait qu'il n'était pas de la région, qu'il ne pouvait pas faire de visite ni signer les papiers en main propre. Il me proposait d'envoyer mes justificatifs par mail, ainsi qu'une partie du loyer. J'ai tout transmis à ma maman et à ma sœur, qui m'ont dit de ne surtout pas répondre.

L'anxiété commençait à monter, tout comme les prix. Les loyers tournaient désormais autour de 450-500 euros. J'avais peur de ne pas pouvoir assumer seule. Heureusement, toute ma famille était derrière moi : chacun cherchait de son côté et m'envoyait des annonces.

Une semaine avant la rentrée, j'étais au bout du rouleau. Je me voyais déjà dormir à l'hôtel. Et puis une annonce m'a sauvée : un studio de 16 m², à 435 euros charges comprises, avec un balcon, très bien situé. J'ai envoyé mon dossier tout de suite, sans trop y croire. Le lendemain, le propriétaire a fixé un rendez-vous. J'y suis allée avec tous les papiers, au cas où. J'essayais de ne pas trop espérer, pour ne pas être déçue. Il m'a expliqué qu'il avait reçu 300 réponses et déjà vu plusieurs candidats. Mais à la fin, il m'a dit que c'était moi qu'il choisissait pour l'appartement. J'étais super contente, et surtout soulagée.

Elaine, 18 ans, étudiante, Rennes

Une ville un peu trop calme

Julien a grandi entre terre et mer, au nord de Brest. Il se verrait bien rester dans sa petite ville toute sa vie. Seul problème : le manque d'emplois.

Même si vivre loin de la grande ville me complique parfois la vie, c'est là que je me sens chez moi. J'habite à Plouguerneau depuis ma naissance, une petite ville de 7 000 habitants au bord de la mer, au nord de Brest. La maison de mon enfance, où vit encore mon père, est à deux minutes à pied de la plage.

“Ma ville
est paisible.
Tellement qu'on
n'y trouve pas
de travail.”

Ici, il n'y a pas grand-chose : juste une petite épicerie, quelques restaurants en bord de mer, une crêperie et une église où personne ne va. Sinon, c'est la campagne, les champs, la mer. Le truc le plus connu, c'est le phare de l'île Vierge, le plus grand phare d'Europe ! C'est un peu notre emblème. Ma ville est très paisible. Un peu trop même. Tellement qu'on ne trouve pas de travail. Pendant mon bac pro gestion-administration, je devais faire des stages.

J'ai dû aller chercher ailleurs, à Lannilis et à Brest. Je n'étais pas motivé à travailler là-bas, parce que je pensais déjà au trajet à faire tous les matins. Pour Brest, j'aurais dû me lever à 6 heures pour faire une heure et demie de transport. J'ai fini par trouver dans l'entreprise de mon père, à 5 kilomètres de chez nous. Ça me permettait de faire les trajets en voiture avec lui.

Plus tard, j'aimerais habiter dans un espace rural, si possible près de la mer. Surtout pas dans une grande ville, sauf si vraiment je suis obligé pour le travail. Je me vois sans problème rester vivre à Plouguerneau.

Julien, 17 ans, étudiant, Plouguerneau

La mangeuse de livres

Chloé adore lire, mais à la campagne, son appétit de lecture est mis à rude épreuve. Trouver un livre peut devenir une vraie expédition... avec parfois des déceptions à la clé.

Les gens de mon âge se sont toujours moqués de mon amour pour la lecture. Pour eux, lire rime avec « intello ». Pour moi, ça me permet d'échapper à la réalité. C'est pour ça qu'aujourd'hui, après deux ans d'abstinence, j'ai osé recommencer. Mais maintenant, je me heurte à une autre difficulté : l'accessibilité aux livres.

Ici, dans le Finistère, je ne peux pas trouver tous les livres dont j'ai envie au moment où j'ai envie de les lire. Assouvir ma soif de lecture demande de l'organisation. Un jour, je suis allée en librairie à Quimper — qui est à 30 minutes de route de chez moi, si tout va bien. Je voulais vraiment lire *Misdeed* d'Arielle Héra. C'est une romance du type « *forbidden love* », l'un de mes genres littéraires préférés. Et devinez quoi ? Je ne l'ai pas trouvé. J'étais tellement énervée que je suis allée jusqu'à Brest, la ville du Finistère où l'on trouve le plus de choses. Malheureusement, il n'y était pas non plus. Les vendeurs m'ont expliqué qu'ils l'avaient commandé depuis plusieurs semaines et que les exemplaires devaient arriver sous peu. J'étais tellement dégoûtée que j'ai laissé tomber. Brest, c'est loin, et je ne suis pas d'une nature très patiente.

Contre toute attente, cette mésaventure m'a servi. Ce jour-là, j'ai découvert une librairie qui est devenue ma préférée : elle s'appelle Dialogues. Là-bas, j'ai enfin pu trouver des titres en anglais, et d'autres que je cherchais depuis longtemps.

Heureusement, il y a aussi une bibliothèque dans ma commune. Car oui, même si je préfère largement posséder mes livres, financièrement, ce sera toujours plus avantageux de les emprunter. Malheureusement, certains ouvrages restent introuvables. Alors, je les commande sur Amazon ou sur Waterstones, où je trouve pas mal de livres en anglais.

Claire, 14 ans, collégienne, Pleyben

« Si je rate le car de 7h10... »

Dans le Finistère, Alice se heurte chaque jour au manque de transports en commun. Pour se former, elle doit composer avec des trajets longs, coûteux et contraignants.

Je cherche ma voie, mais un problème me freine : le transport. Mon village, c'est Coat-Méal, un petit bourg rural du Finistère entouré de territoires agricoles. Il y a la mairie, une église, un salon de coiffure, un bar-tabac. Pas plus. Pendant ma scolarité, je n'étais pas vraiment gênée. Je faisais 30 à 40 minutes de trajet en car. Je n'avais pas à m'inquiéter pour le coût, c'était pris en charge par l'école. En dehors des cours, je ne faisais pas forcément de sorties pour voir des amis, parce qu'il fallait acheter des tickets. Un aller-retour, plus une place de cinéma et un McDo, ça revenait cher.

Maintenant que je ne suis plus au lycée et que je n'utilise plus le car scolaire, je dois faire attention au coût des tickets. En ce moment, je dois aller à Brest trois fois par semaine pour suivre une formation. Ça me coûte 4 euros par jour. La meilleure solution pour ne pas avoir à payer à chaque fois, c'est de prendre un abonnement à 30 euros, que je pourrai financer dès que je serai indemnisée pour la formation.

Mais il y a aussi la question des horaires... Il y a très peu de cars. Si je rate celui de 7h10, c'est fini pour moi. Alors je me lève à 5h30 ou 6 heures, et je marche dans la nuit avant le lever du soleil. Seuls les lampadaires éclairent mon chemin jusqu'à l'arrêt. J'arrive à Brest à 7h40, puis je marche encore 40 minutes. On commence à 9 heures, donc je suis toujours en avance. Les mois prochains, la formation sera tous les jours. Je ne suis pas sûre de tenir ce rythme... Ma deuxième option, que je vais adopter pour l'instant : dormir chez mon grand frère, ma marraine ou ma cousine à Brest. Ils m'ouvrent toujours leurs portes pour m'héberger.

Quand je regarde les offres d'emploi, je me pose tout de suite la question de la mobilité. Je me demande comment je vais m'en sortir. Je commence déjà à économiser pour passer le permis.

Alice, 21 ans, en formation, Coat-Méal

Sur les routes de l'école

En décembre 2024, 254 enfants en situation de handicap étaient en attente d'une place en institut médico-éducatif (IME) dans le Finistère. Le frère de Méline a eu la chance d'en obtenir une, mais il a bien failli ne pas pouvoir s'y rendre, faute de solution de transport.

Mon collège est à 8 minutes en voiture de chez moi, mon lycée de secteur à 20 minutes, et l'IME de mon frère à 1 heure. Chaque matin, il part à 8 heures dans une navette qui récupère les élèves habitant loin. Le trajet est plus ou moins long selon les détours dans certaines communes. En gros, il faut environ 15 minutes pour récupérer les autres élèves, puis 45 minutes pour rejoindre l'institut. Le soir, il rentre à 17 heures.

Je vis dans une petite commune du Finistère avec mes deux grands frères, dont l'un, Noah, est autiste. Il a 17 ans. J'ai une relation très fusionnelle avec lui. C'est quelqu'un de très solaire, qui aime rire et qui garde un côté enfantin. On fait souvent des jeux de société, ça nous permet de passer du temps ensemble. Au collège, il a pu suivre une scolarité « ordinaire » en classe Ulis (Unité localisée pour l'inclusion scolaire). Cette classe permet aux élèves en situation de handicap d'être intégrés dans un collège classique, sans être mis à l'écart. Il était mélangé aux autres élèves. Ensuite, il est parti dans un IME à Carhaix. C'est un établissement qui propose des cours (histoire, anglais, mathématiques, français), mais aussi des ateliers comme la couture, l'horticulture ou le

conditionnement. Cela leur permet d'avoir accès à une forme d'apprentissage adaptée. S'il avait continué en classe Ulis au lycée, il aurait dû faire des stages peu adaptés, car il n'est pas totalement autonome.

Mon frère ne se plaint pas de la longueur du trajet pour aller à l'IME, mais ça a été un vrai sujet de réflexion avant son inscription. Nous ne pouvions pas assurer nous-mêmes le transport : je ne peux pas être déposée à 9 heures à Pleyben, et mon frère à la même heure à Carhaix. Heureusement, nous avons pu bénéficier d'une navette scolaire. Mais ce n'est pas le cas de toutes les familles. Cela dépend du lieu de résidence, car la navette doit suivre un itinéraire avec le moins de détours possible. Un camarade de mon frère, par exemple, devait au départ se rendre dans un point de ramassage commun. Aujourd'hui, la navette passe directement chez lui. Dans le département, il y a douze IME, soit environ un établissement pour 77 300 habitants. Ce n'est pas beaucoup. Je trouve qu'il n'y en a pas assez. Il devrait être aussi facile de se rendre dans un IME que dans un collège ou un lycée.

Méline, 14 ans, collégienne, Pleyben

La fibre, ça change la vie

À Plouagat, la fibre vient d'arriver. La fin d'années de galères numériques pour Alban.

On a eu la fibre il y a trois mois à Plouagat. La fibre, c'est une révolution. Ça change vraiment la vie, surtout pour regarder un replay : on n'est plus obligés d'attendre trois ans pour que le film se lance. Quand on veut démarrer un jeu, ça prend deux minutes. Et le mieux, c'est qu'on peut faire tout ça en même temps.

Avant, je me souviens qu'un jour, mon frère de 18 ans avait voulu installer Fortnite. Le téléchargement avait pris trois jours. Il avait pété un plomb tellement c'était long. Il y a eu aussi ce moment où, pour faire une mise à jour sur son PC, il était obligé d'aller chez nos grands-parents... parce qu'eux, ils avaient déjà la fibre. Une autre fois, mon frère avait acheté un nouveau PC et devait tout installer. Il voulait aller chez nos grands-parents pour que ça aille plus vite. Mais mes parents n'ont pas voulu. Résultat : il a tout installé chez nous... et ça avait pris plusieurs jours. Mais ça, c'était avant.

Maintenant, même si ça rame encore un peu parfois, c'est quand même beaucoup plus rapide. Et comme on fait partie des dernières communes raccordées à la fibre, on a eu la toute dernière version. La plus rapide !

Alban, 13 ans, collégien, Plouagat

Les écrans, partout, tout le temps

Chez Mathilda, chaque membre de la famille a les yeux rivés sur son écran. À 17 ans, elle aimerait juste être écoutée.

La première chose que j'entends en rentrant chez moi, c'est le bruit du jeu de foot de mon père. Un brouhaha de supporters mêlé aux voix des commentateurs sportifs. Avant même d'avoir franchi la porte, je sais déjà qu'il est à sa place habituelle sur le canapé, en train de jouer à la PlayStation. Et c'est pareil pour le reste de la famille.

J'hésite une seconde avant d'entrer. Pas le choix. Je pousse la porte, je dis bonjour à tout le monde. Mon petit frère est dans l'angle du canapé, une console dans les mains et son téléphone posé à côté. Ma mère, elle, colorie en écoutant une série sur son téléphone posé devant elle. Seule elle me demande comment s'est passée ma journée. Mon père est trop concentré sur son jeu. Face à ça, je n'ai qu'un réflexe : faire pareil. Je me mets sur mon téléphone avec mes écouteurs pour faire abstraction du reste.

Quand l'heure du dîner arrive, il faut aider à mettre la table pendant que mon père finit son match. On mange devant la télé. Au programme : *Les Simpsons*, comme à chaque repas. À table, il n'y a aucune discussion. Quand j'essaie de raconter ma journée, la réponse est toujours la même : « Tais-toi ! On n'entend pas la télé. »

Mon petit frère, qui n'a que huit ans, est déjà accro à son téléphone et à sa Switch. Dès qu'on lui enlève, il devient irritable, il boude. Quand j'en parle à mes parents, ils répondent que c'est normal, que « *ce n'est pas la même génération* ».

Le week-end et les jours fériés, je respire un peu. Comme mon père travaille, je sors souvent avec ma mère chez des amies. Mais même là, elle garde son téléphone à portée de main pendant les repas. Pendant les vacances, le temps semble long, même si on essaie de faire des sorties ou des jeux de société. Il y a parfois des moments sans écrans, mais c'est très rare. Mon père ne sort presque jamais.

J'ai souvent envie de leur hurler que j'ai besoin de parler, de me confier, pas de rester face à un mur. Je sais que les écrans sont partout, dans toutes les familles. Mais parfois, j'ai l'impression d'être l'une des seules à vivre comme ça.

Mathilda, 17 ans, en formation, Questembert

“Je me suis
habituée au quartier.
Maintenant, j’y vais
sans appréhension.”

Inah, 19ans

“Ma vie au bord
du littoral a marqué
mon enfance.”

Monia, 23 ans

“Parigo-breton, c’est un joli
combo.”

Clément, 13 ans

“Dans ma famille,
il y a parfois des
moments sans
écrans, mais c’est
très rare.”

Mathilda, 17 ans

Désert médical, transition de genre en pause

Liam a voulu entamer sa transition de genre à l'adolescence. Très vite, il s'est heurté au manque de professionnels adaptés dans le Finistère.

« *Maman, je suis un garçon !* » J'avais 15 ans quand j'ai prononcé cette phrase. Mes amis étaient au courant depuis des mois. Mais ce soir-là, après plusieurs mois de souffrance cachée, j'ai décidé de dire à ma mère que, désormais, ce serait « il » pour parler de moi. Et qu'il faudrait m'appeler Liam.

Ma mère a compris ce mal-être et m'a encouragé à débiter mon parcours de transition. Un vrai chemin de croix, car on habitait à Quimper. Mon médecin traitant m'a prescrit une pilule de progestérone pour diminuer mon taux d'oestrogènes, des hormones féminines. J'ai arrêté au bout de quelques mois car ça produisait l'effet inverse. Après ça, je n'ai pas eu d'indication de sa part sur les démarches à faire pour avoir un suivi plus précis de ma transition. Elle n'avait pas les informations nécessaires.

J'aurais bien aimé avoir accès à de la testostérone, comme beaucoup de personnes transgenres dans les grandes villes. J'ai cherché dans ma ville un endocrinologue et un psy spécialisé. En vain. Même à Brest, il y a peu de soignants qui prennent en charge les personnes trans.

Ça m'a rendu malheureux. Je suis passé par une grande phase de dépression qui a mené à une tentative de suicide. Je vivais mal le fait de ne pas pouvoir vivre mon adolescence comme tous les mecs de mon âge. Je ne voyais que la drogue, les relations toxiques ou les conflits pour me sentir intégré parmi eux. Maintenant que j'ai grandi, j'ai trouvé ma place avec des amis compréhensifs. Mais je vis toujours mal le fait de ne pas pouvoir continuer ma transition. J'espère pouvoir déménager près d'une grande ville.

Liam, 18 ans, en formation, Carhaix

Devenir famille d'accueil pour mon frère

Pour s'assurer de la sécurité de son frère, placé de ses 3 à 15 ans, Lucie a décidé de devenir sa famille d'accueil. Une procédure sous tensions avec sa mère et l'aide sociale à l'enfance d'Ille-et-Vilaine.

Depuis ses 3 ans, mon petit frère a grandi dans une famille d'accueil, sous la responsabilité d'une assistante familiale. Mais à ses 16 ans, il a dû quitter ce foyer. L'assistante familiale, ne souhaitant plus le garder, a pris la décision de le laisser partir. Mon frère s'est retrouvé sans cadre familial.

En apprenant cela, j'ai décidé de m'impliquer. Mon objectif était clair : lui offrir un soutien émotionnel, physique et économique. Je voulais être ce repère que personne ne lui avait vraiment offert. Mon premier réflexe a été de demander à ma mère le contact de l'éducatrice en charge de son suivi, sans lui expliquer pourquoi, car je redoutais sa réaction. Avant de passer ce coup de fil, j'étais très anxieuse à l'idée de m'opposer à ma mère. Mais je m'y étais préparée psychologiquement : la sécurité de mon frère était la priorité. Notre échange ayant été froid et fermé, j'ai préféré attendre le jugement pour lui en reparler. Une fois le numéro entre mes mains, j'ai appelé l'éducatrice pour lui faire part de mon souhait d'accueillir mon frère.

J'avais 24 ans à l'époque. Je vivais avec mon conjoint, notre situation financière était stable, et nous occupions une grande maison avec trois chambres — dont l'une

n'attendant qu'à être remplie. J'ai donc adressé une lettre au juge des enfants pour déposer ma requête. Peu de temps après, j'ai été convoquée en présentiel. Ma mère aussi était conviée. J'étais mal à l'aise à l'idée de prendre la place qu'elle avait toujours eue, d'endosser ses responsabilités. L'ambiance était pesante, et j'avais de la peine pour elle. Mais je devais faire preuve de détermination pour prouver que j'étais capable de m'occuper de mon frère. Cela a créé une tension et une distance entre ma mère et moi pendant toute la procédure. J'ai aussi dû affronter des tensions avec l'éducatrice de mon frère, qui ne me prenait pas au sérieux à cause de mon âge. Il a même fallu un rendez-vous avec la juge pour remettre les choses à plat. Finalement, j'ai obtenu le placement de mon frère, avec une aide financière de 500 euros par mois pour subvenir à ses besoins. En revanche, je n'ai reçu aucune aide psychologique — ni avant, ni pendant.

Mais pour moi, c'était l'opportunité de créer un lien de filiation que nous n'avions jamais connu jusque-là. Un accueil encadré, avec un idéal de vie en communauté, de partage et de stabilité.

Ada, 26 ans, salariée, Rennes

Sans permis, le forfait attente en campagne

En BTS à Rennes, Samuel habite une petite commune desservie par les transports en commun. Dépendant des horaires de car, il attend avec impatience le permis et la voiture qui lui offriront enfin son indépendance.

J'habite dans une commune située autour de Rennes, où j'ai cours. En temps normal, il me faut 25 minutes pour me rendre au lycée en voiture. Mais sans permis, je suis obligé de prendre le car, le métro puis le bus. Même si les transports en commun sont assez pratiques et écologiques, je reste dépendant des horaires.

Lorsque je termine les cours un peu plus tôt que prévu, ou que je rate mon car à une minute près, c'est toujours pénible de devoir attendre une heure le prochain. Au mieux, j'attends 15 minutes aux heures de pointe, quand les cours viennent de se terminer. Alors pour passer le temps, j'attends bêtement à l'arrêt en scrollant sur les réseaux sociaux. Maintenant, j'essaie d'anticiper mes trajets : si je vois que je ne vais pas arriver à temps pour prendre le car, je descends quelques stations de métro avant et je vais me balader dans les rues de Rennes ou faire les magasins.

À l'inverse, je suis rarement en retard le matin. Je prévois toujours une marge de manœuvre d'environ 20 minutes. Résultat : j'attends souvent dans les couloirs du lycée avant le début des cours.

Un matin, j'étais content de pouvoir me lever plus tard grâce à l'absence d'un professeur. Je commençais à 10h20 au lieu de 8h10. Deux heures de sommeil en plus, ce n'était pas négligeable !

La seule fois où ma mère est venue me chercher au lycée, elle m'a dit : « *C'est la dernière fois que je viens !* » J'ai compris qu'il valait mieux que j'attende dans le froid. Mes parents ont la flemme, et je ne peux pas vraiment leur en vouloir : l'aller-retour représente près de 40 minutes de route, soit une bonne trentaine de kilomètres. Et au final, je ne gagne que dix minutes sur mon trajet habituel...

Passer le permis est donc une étape importante pour moi, car elle me permettra d'être plus autonome. Le permis a bien sûr un coût, qui sera pris en charge par mes parents puisque je vis encore chez eux. Ensuite, je devrai probablement utiliser la voiture de mon père — même si ça ne m'enchant pas. Il faudra négocier chaque semaine qui prendra la voiture, établir un planning... jusqu'à ce que je m'achète ma propre voiture.

Samuel, 19 ans, étudiant, Ille-et-Vilaine

La liberté à 40km/h

Quand on habite à la campagne, être mobile sans permis peut vite devenir un casse-tête. Erwann et son frère jumeau ont trouvé la solution : une voiturette qu'ils partagent au quotidien.

L'idée vient de mon frère jumeau, Yann. Mes parents ont tout de suite accroché, et moi encore plus. Ça allait changer mon quotidien !

“Je ne dépends plus de mes parents pour me déplacer.”

J'habite à Plouézec. Je suis apprenti et je travaille dans une école à Paimpol, à 5 kilomètres de chez moi. J'avais absolument besoin d'un moyen de locomotion pour me rendre au travail sans dépendre de mes parents. Au début, j'ai pensé à une trottinette électrique, mais en y réfléchissant bien, je me suis dit qu'une voiturette serait plus adaptée, même par temps de pluie. Et en Bretagne, on sait qu'il pleut souvent !

Après avoir trouvé un modèle d'occasion à 4600 euros, mes parents nous ont acheté cette fameuse voiturette. Une seule condition : la partager avec mon frère jumeau, lui aussi apprenti à Paimpol.

On s'est donc fixé quelques règles :

1. Chacun son tour pour conduire.
2. Toujours partager les frais d'essence (environ 40 euros par mois).
3. Celui qui casse quelque chose paie la réparation.
4. Le conducteur choisit la musique.

Le plus long trajet que j'ai fait avec la voiturette, c'est jusqu'à Pleubian : 21 km, environ 35 à 40 minutes de route. Cette voiturette est un vrai atout. Je ne dépends plus de mes parents pour me déplacer.

Le seul point négatif, c'est le coût de l'assurance, assez élevé : environ 140 euros par mois. Mais vu le confort, je ne regrette rien.

Aujourd'hui, je suis en conduite accompagnée pour passer le permis. Une fois que je l'aurai, je compte acheter la Peugeot 207 de mon grand frère. C'est sûr que ma voiturette va me manquer... Mais pour l'instant, elle reste à mes côtés !

Erwann, 16 ans, lycéen, Plouézec

Agriculteur, un métier de rêve

Aurélien adore aider son oncle à la ferme. Un bonheur qu'il tient à partager, pour encourager ceux qui souhaiteraient, comme lui, se lancer. Malgré les difficultés du métier.

J'adore passer du temps à la ferme. Je m'y sens chez moi. Avec mon tonton, on s'occupe des animaux, on explore la nature. Chaque moment est une aventure. Avec mon papi, on donne de la paille aux animaux. C'est un travail tellement agréable, on rigole bien ensemble. Puis, je file voir ma grand-mère pour déguster ses crêpes. Ces moments en famille me remplissent de bonheur. Le problème c'est que j'habite dans une commune à quinze minutes de route. Tout cela ne se passe donc malheureusement que pendant les vacances scolaires, et parfois le mercredi après-midi.

C'est une ferme basique. Avec des tracteurs, une moissonneuse, deux remorques et plein d'autres outils. Rien de plus compliqué. Elle fait 170 hectares. Pour le Finistère, c'est une ferme de taille moyenne. C'est mon tonton le patron. Mais je sais qu'avant, elle appartenait à mon grand-père.

On produit des céréales, du blé, de l'orge, du colza et de l'orge de printemps. On a aussi un élevage de vaches allaitantes. Des charolaises, des limousines et des blondes d'Aquitaine. Ce sont des vaches à viande. La plupart des gros travaux comme semer,

labourer, conduire la moissonneuse, faire des bottes avec la presse, c'est mon oncle qui les fait. Et toutes les petites bricoles, c'est mon grand-père qui s'en charge. Il vient souvent filer un coup de main. Il adore faire ça.

Quand on arrive dans la ferme, il y a un premier bâtiment avec une quinzaine de charolaises. Plus loin, deux silos à maïs où on vide les remorques d'ensilage, ça sert à nourrir les vaches. Plus loin, il y a une ancienne étable à vaches laitières, mais on n'en a plus suite à une panne sur le robot de traite. Soit mon oncle en rachetait un autre à un prix exorbitant, soit il arrêta le lait. Alors il a pris la décision d'arrêter pour se consacrer aux vaches à viande. Il a dû revendre toutes ses vaches laitières. Aujourd'hui, il peut se mettre au travail un peu plus tard qu'avant, car les allaitantes demandent moins de travail. L'heure où il arrête, par contre, varie selon la charge de travail et la météo.

Aider mon oncle, c'est pour moi une source de bonheur infinie. Pourtant, il y a de moins en moins d'agriculteurs. Je regarde beaucoup de films d'histoires vraies sur l'agriculture et beaucoup de vidéos à ce sujet. Les prix des machines et des outils

“Rentrer dans un lycée agricole... pour exaucer mon rêve d'enfant et rendre ma famille fière.”

sont exorbitants. Le nombre d'heures qu'on passe à travailler est affolant. Et la météo n'est pas souvent de la partie, ce qui rend les conditions de travail encore plus difficiles.

Pendant l'été 2024, il y a eu beaucoup de pluie et peu de soleil. Il y avait trois jours de beau temps, et juste après un jour de pluie. Les intervalles de temps étaient trop réduits pour pouvoir récolter. Il y a donc eu une grande baisse de rendement des céréales d'été. Et le maïs qu'on récolte en automne n'a pas été épargné non plus.

L'année prochaine, je vais peut-être rentrer dans un lycée agricole. Pour exaucer mon rêve d'enfant et rendre ma famille fière. Quand j'étais petit, les conditions de travail m'effrayaient, mais plus je grandis et plus j'apprends. Comment gérer son argent, les commandes. Ça me fait moins peur.

Aurélien, 14 ans, collégien, Pleyben

Cap sur la Marine nationale

Bercée par les récits de son grand-père, Youna n'a qu'une seule envie : intégrer la Marine nationale.

« Ma petite princesse, je vais te raconter mes voyages à travers le monde. »

Mon grand-père a passé toute sa vie à naviguer sur des bateaux de marchandises. Grâce à lui, j'ai découvert la Marine.

“Sérieusement tu veux rentrer dans la Marine ? C'est un métier d'hommes, pas de femmes !”

Quand j'étais petite, il prenait une carte du monde et il me montrait d'où il partait et où il arrivait. Il avait les yeux qui brillaient. Je me souviens d'une histoire fascinante en Chine où mon grand-père a mangé du singe. Quand il me raconte ses histoires, j'entends dans sa voix une pointe de joie. Sa façon de s'exprimer. Sa façon de me regarder. L'écouter parler m'émerveille. L'océan, les bateaux et la mer me passionnent. Je souhaite devenir comme lui. Je veux entrer dans la Marine nationale.

On m'a dit que je verrai très peu ma famille. Peu importe ! Je trouve ce métier merveilleux. J'ai visité deux bateaux de la flotte française. J'écoute aussi des interviews de marins. J'ai des livres sur la Marine et même un calot, le chapeau que portent les troupes.

Ma mère m'a confié qu'elle aussi avait voulu travailler dans la Marine quand elle était jeune. Mais mon père lui a fait du chantage : *« Si tu y vas, toi et moi, ça sera fini ! »* Alors elle a renoncé. Aujourd'hui, elle me soutient : *« Ne t'arrête pas à ta famille, poursuis tes rêves. Je crois en toi, ma fille ! »* Mon père, lui, m'a balancé : *« Sérieusement, tu veux rentrer dans la Marine ? Tu as vu ton corps ? Tu n'as aucun muscle, rien ! C'est un métier d'hommes, pas de femmes ! »*

Récemment, avec ma mère, nous avons cherché les établissements qui pourraient m'accueillir après le collège. Nous avons aussi consulté des sites internet pour voir quel métier me plairait. J'ai découvert le métier de timonière. C'est la personne qui s'occupe de la direction du navire, la conductrice.

Youna, 14 ans, collégienne, Plouagat

Adieu le micro-ondes !

Quand la passion remplace la facilité : après avoir grandi avec des plats préparés, Evan s'est pris au jeu de la cuisine. Il rêve aujourd'hui de devenir chef.

À la maison, on mangeait principalement des plats préparés. Mes parents n'avaient pas le temps de faire la cuisine à cause de leur travail. J'ai vraiment découvert la cuisine en 4^e : on avait des ateliers deux fois par semaine à l'école. On faisait souvent des pancakes ou des galettes. C'est à partir de ce moment que je me suis dit que j'en ferais bien mon métier.

Après mon collège, j'ai été dans un petit lycée à côté de Bréquigny à Rennes, où j'ai fait un CAP production et service en restauration. Là-bas, j'ai beaucoup appris sur le métier de la restauration collective et rapide. Pendant la pandémie, j'ai beaucoup cuisiné : des soufflés au fromage, des tagliatelles au saumon, des gratins de pâtes au chorizo, et beaucoup de plats d'inspiration italienne. Avec mes parents, on faisait beaucoup d'apéros visio, se retrouver à distance, et pour l'occasion, on se préparait des camemberts au Ricard cuits au barbecue.

J'ai fait beaucoup de stages dans les collectivités et dans la restauration rapide comme les Subway, les crêperies et les pizzerias où les chefs étaient super gentils : ils m'expliquaient bien le métier, les règles d'hygiène, l'assaisonnement des plats, et m'ont appris les exigences des clients, comment parler aux gens.

J'ai décidé de me concentrer sur la restauration collective car j'ai beaucoup appris dans cette filière. J'espère un jour ouvrir ma propre entreprise. Il faut que je crois en moi et que je rende fier ma famille et mes amis. Je sais que je peux le faire.

Evan, 19 ans, en formation, Sens de Bretagne

Apprenti en danger

Lors de son apprentissage, Jules a frôlé le drame. Il a alors pris conscience des nombreux manquements de son employeur.

Un jour, alors que j'étais en apprentissage, je devais, parmi toutes les autres tâches à accomplir, déplacer une machine d'environ une tonne, posée sur un plateau à roulettes. Et je devais le faire... seul.

À cette époque, j'étais un jeune homme qui ne se défendait pas. Je me laissais facilement marcher dessus. Alors, même si je savais que c'était dangereux, j'ai tenté d'exécuter cette tâche. J'ai commencé à déplacer la machine, mais les roulettes avaient du mal à suivre. Il faut dire que le poids était bien supérieur à la normale. J'ai continué à tirer. Et là, un ultime avertissement m'a traversé l'esprit. Comme une voix qui me criait dessus : « *Retire-moi ce pied !* » Mon pied était coincé sous le chariot. Je l'ai retiré à une vitesse que je ne me soupçonnais même pas. Et à peine mon pied était-il en sécurité qu'un énorme crack, vraiment pas rassurant, a brisé le silence. La machine a basculé vers moi avant de s'écraser violemment sur le sol. J'ai réussi à me décaler in extremis. Par chance.

Je me suis posé quelques minutes, choqué. Puis j'ai appelé le patron — qui était aussi mon maître d'apprentissage — pour lui expliquer ce qui venait de se passer. Au téléphone, il m'a simplement dit : « *Pas*

grave. De toute façon, le plateau avait déjà cassé. On l'a recollé y'a quelques mois. »

Il n'en avait strictement rien à faire de moi. Il m'avait confié une tâche extrêmement dangereuse, à exécuter seul. Ce qui me dérangeait, c'est qu'il me laissait souvent seul à l'atelier, et qu'il attendait de moi un travail parfait. J'étais censé être formé, accompagné, pas exploité. En me renseignant, j'ai découvert qu'un maître d'apprentissage a des obligations claires : s'assurer que l'apprenti travaille dans de bonnes conditions, l'accompagner dans l'obtention de son diplôme et dans la découverte du métier. Rien de tout cela n'était respecté. Lui, ce qu'il voulait, c'était un salarié pas cher.

Suite à cet épisode que je n'oublierai jamais, j'ai écrit un courrier à mon patron et au CFA pour raconter ce qui s'était passé. Je n'ai jamais eu de réponse. Est-ce qu'ils l'ont reçu ? Est-ce qu'ils ont estimé que ce n'était pas si grave ? Je ne le saurai sans doute jamais. Je n'ai jamais osé dénoncer l'entreprise aux Prud'hommes. Quoi qu'il en soit, j'espère que d'autres apprentis n'ont pas eu à vivre ce que j'ai vécu. J'espère qu'ils n'ont pas été mis en danger, insultés ou méprisés.

Jules, 24 ans, en formation, Rennes

Ce voile qui dérange

Alors qu'elle cherchait son stage d'observation en pharmacie, Nour a senti l'animosité et le rejet vis-à-vis de son voile. Elle s'inquiète pour son avenir.

En octobre 2024, je suis partie à la recherche de mon stage d'observation en pharmacie. Je voulais vraiment découvrir à quoi ressemble le quotidien d'une pharmacienne, car c'est le métier que je souhaite faire plus tard.

Pochette à la main, je me suis rendue dans une pharmacie proche de chez moi. À l'intérieur, j'ai senti tous les regards braqués sur moi. J'avais l'impression d'être jugée à cause de mon voile. La pharmacienne a refusé de me prendre, prétextant qu'il n'y avait plus de place.

Le lendemain, une de mes amies, non voilée, s'est présentée dans cette même pharmacie pour le même stage. Elle a été accueillie chaleureusement et acceptée avec grand plaisir. Le contraste m'a frappée. J'ai alors tenté ma chance dans une autre officine. La pharmacienne avait l'air agacée dès mon arrivée : elle a soufflé quand je lui ai dit bonjour. Je n'y ai pas prêté attention et j'ai commencé à parler de mon stage. Elle m'a immédiatement coupée : « *Attends, attends, si c'est pour un stage de 3^e, c'est mort, on ne fait pas ça.* » Puis elle a ajouté : « *Vu comment tu es, ils t'accepteront au tabac, eux !* » Je me suis figée. J'étais totalement décomposée. Je suis partie sans dire un mot.

J'ai fait le tour d'au moins six pharmacies à Rennes, d'abord proches de chez moi, puis plus éloignées. Aucune ne m'a acceptée. Alors, lors de ma dernière tentative, j'ai enlevé mon voile. Et là, tout a changé : dès mon entrée, la dame m'a souri. Elle a été gentille, à l'écoute, et m'a acceptée pour le stage dès que je lui ai parlé de ma demande.

J'ai été choquée. J'ai compris que ce n'était pas mon projet qui posait problème, mais mon apparence. Mon voile. Ça m'a fait très mal. Je me suis dit qu'un jour, en cherchant du travail, je risquais encore de vivre ce genre de refus. Et je me dis que si un jour j'enlève mon voile, ce ne sera pas un vrai choix. Ce sera parce qu'ils auront gagné. Comme s'ils avaient réussi leur pari. Et je ne veux pas leur donner cette victoire. Je me suis accrochée à mon voile. C'est devenu moi, et mon voile, contre le reste du monde.

Nour, 14 ans, collégienne, Rennes

L'agriculture, c'est dans sa nature

Marine a grandi entourée d'animaux. Placée dans une famille d'agriculteurs, elle se destine aujourd'hui à un métier dans ce secteur. Son rêve : monter une ferme pédagogique.

La première fois que je suis allée dans une ferme pédagogique, c'était lors d'une sortie avec les éducateurs du foyer de Saint-Malo, où je vivais. J'ai adoré être au contact des animaux. Alors j'ai demandé à être dans une famille d'accueil où il y en avait. Ma demande a été acceptée.

J'ai vécu de mes 11 ans jusqu'à mes 19 ans dans une ferme, à quinze minutes de Vitré. La famille élevait des cochons et des volailles. Dès que je rentrais de l'école, j'allais directement à la porcherie où les truies mettent bas. Ça m'a donné le goût de l'agriculture.

Arrivée en cinquième Segpa, j'ai fait un CAP support équin à la maison familiale rurale de Hédé-Bazouges, un village situé entre Rennes et Saint-Malo. Ensuite, j'ai obtenu un niveau bac pro au lycée agricole de Saint-Aubin-du-Cormier, toujours en Ille-et-Vilaine. Pendant ces années d'études, j'ai fait plusieurs stages où j'ai pu découvrir plusieurs types de productions laitières, celles des vaches, des ânesses, des chèvres...

En 2023, avec le lycée agricole, j'ai participé au Space, à Rennes. C'est un événement majeur de l'agriculture en Bretagne. J'y faisais l'entretien des allées et j'allais voir si des agriculteurs avaient besoin de paille. J'ai beaucoup apprécié parce que j'ai échangé avec un grand nombre d'entre eux. Et même des jeunes !

Maintenant, pendant mon temps libre, je regarde beaucoup de vidéos d'influenceurs spécialisés dans l'agriculture. Chacun d'entre eux a une vision différente du métier. C'est intéressant. Je ne parle plus que d'agriculture. Plus tard, j'aimerais créer ma ferme pédagogique avec des vaches, des cochons, des ânes. Quand j'aurai plus d'expérience, j'aimerais aussi partir en Australie pour découvrir la production des oranges et des bananes.

Aujourd'hui, je suis dans un foyer de jeunes travailleurs, à Vitré. Ça fait deux ans que je vis en colocation avec deux autres jeunes filles. Je cherche du travail en tant qu'agent polyvalent d'élevage. Je vais voir mon ancienne famille d'accueil presque tous les week-ends.

Marine, 21 ans, en recherche d'emploi, Vitré

L'appel de la forêt

Timéo a grandi à l'orée d'un bois. Il s'y sent dans son élément. À 14 ans, il sait déjà qu'il y passera sa vie.

Je fais tout dans le bois : abattage d'arbres, fabrique de meubles, élagage ou autre. Je fais des planches de n'importe quelle essence que je trouve. J'aime être dans des espaces calmes, comme les forêts, les zones boisées avec des points d'eau. Le travail du bois c'est plus que mon futur métier : c'est ma passion.

Avec mon père, depuis que je suis petit, on va tout le temps en forêt. Pour couper le bois ou même juste pour faire des balades dans les coins tranquilles. Quand mon père dit : « *Prends ta tenue* », je suis heureux d'avance. Il parle d'une tenue de sécurité : un pantalon avec des genouillères et des protège-tibias, et des chaussures avec une plaque en métal au bout des pieds.

La forêt appartient à ma famille et à mon voisin. Ma maison est en campagne. Autour, il n'y a ni ville ni maison. Mon père coupe le bois dans la forêt pour chauffer la maison et pour dégager tout ce qui dérange. Il ne veut pas en acheter, il dit que ça coûte trop cher. Des fois, je vais tout seul dans la forêt et je m'occupe de faire ça à sa place.

C'est en novembre 2023, après la tempête Ciarán, que j'ai aidé mon père pour la première fois. Il m'avait promis de l'argent. Il y avait des arbres sur le sol, des feuilles de partout. Il ne restait que les plus gros arbres debout. Je n'étais pas particulièrement triste. Pour moi, c'était juste du travail pour gagner de l'argent.

Depuis ce jour, mon père m'en donne quand je l'aide. Sauf que maintenant j'ai compris que je travaille dans ce domaine pour être heureux, et pas juste pour l'argent. C'est le seul où je me sens libre de faire ce que je veux. Tout me plaît dedans. L'année prochaine, je ferai un CAP ou une seconde pro en menuiserie et charpente. Plus tard, j'aimerais créer ma propre entreprise. On y ferait nos meubles et nos terrasses. En chêne, sapin et bouleau. Dans ma forêt, j'ai déjà du chêne et du sapin.

Timéo, 14 ans, collégien, Brasparts

Subir son quartier

Nouvel habitant du Blossne à Rennes, Malek ne s'y sent pas en sécurité. Il décrit un quartier insalubre, marqué par les scènes de violence, le manque d'infrastructures et la pauvreté.

J'ai l'impression de n'être au Blossne que pour dormir. D'être dans un quartier où l'on passe plus de temps à subir qu'à vivre. Depuis six mois, je vis dans une cité-dortoir à Rennes où l'insécurité et l'insalubrité font partie du quotidien, au point que l'on s'habitue presque à la peur. Je n'avais jamais vécu ça. Pourtant, j'habitais il y a peu encore à Stalingrad, dans le 19^e arrondissement de Paris, un endroit connu pour ses problèmes liés à la drogue. Là-bas, la violence semblait éloignée des habitations. Ici, elle est au pas de ma porte.

Le quartier du Blossne est composé de tours et de quelques maisons. Il y a bien des boucheries, fast-foods et boulangeries, mais ça ne suffit pas pour alimenter un quartier aussi peuplé. Le manque d'épiceries, supermarchés et restaurants se fait cruellement sentir. Les lieux culturels et les espaces de loisirs sont limités. Les dégradations sont fréquentes. Les locaux et les cages d'escaliers sont souvent vandalisés. Dans l'immeuble où j'habite, presque chaque matin, je sens des odeurs nauséabondes. Parce que des personnes se permettent d'uriner, de déféquer et de laisser leurs déchets par terre. Je plains les femmes de ménage et les agents de proximité qui tentent de maintenir un

minimum de propreté. J'en ai déjà discuté avec eux. Ils me confient leur fatigue et leur découragement face à la répétition de ces incivilités. Une fois, j'ai vu un voisin, pourtant plutôt sympathique, balancer les couches de sa femme âgée depuis son balcon. J'étais abasourdi.

Je ne me sens pas toujours en sécurité. Quand je sors de chez moi, je redoute parfois de tomber sur des drogués ou des sans-abri. Près des places publiques comme celles d'Italie ou du Blossne, j'en vois parfois brûler des déchets pour se réchauffer. Il m'est aussi déjà arrivé d'entendre frapper violemment à ma porte d'entrée. Une fois, c'était une personne en état d'ivresse qui réclamait de la nourriture. Une autre fois, en fin d'après-midi, j'ai assisté à une altercation dans le hall. Un homme alcoolisé s'en est pris à mon voisin parce que ce dernier refusait de lui donner des vivres. L'agresseur criait, menaçant de « *tout casser* ». J'étais tétanisé. Depuis cet épisode, j'évite de traîner trop longtemps dans les parties communes, surtout le soir.

Malek, 17 ans, en formation, Rennes

Entre le 115 et la rue

Arrivée du Burundi il y a deux ans, Roshni a connu une première année en France particulièrement difficile. Faute de logement, elle et sa famille ont dormi dehors, avant de retrouver un peu de stabilité à Rennes.

Avec ma famille, j'ai dû quitter le Burundi. Ma première année en France n'a pas été aussi facile que je l'imaginais. Quand je suis arrivée à Paris, j'ai été étonnée par la beauté de la ville.

“Alors, on a dormi dehors, dans des tentes.”

Mon père est venu nous chercher — ma mère, mon frère, ma sœur et moi — pour nous emmener chez un de ses amis à Lille. Il nous a bien accueillis, mais nous ne pouvions pas rester longtemps chez lui. Très vite, ma mère a appelé le 115 pour trouver un endroit où dormir avec toute la famille. Mais nous étions trop nombreux pour que le Samu social puisse nous héberger. Alors, ma mère a décidé d'aller à Rennes, chez une amie. On a dormi chez elle une nuit, mais là non plus, on ne pouvait pas rester.

On a de nouveau appelé le 115. Mais la réponse était la même : trop nombreux pour être logés ensemble. Alors, on a dormi dehors, dans des tentes, près du parc des Gayeulles, le plus grand espace vert de Rennes. C'était en septembre, il faisait très froid. Comme nous, d'autres personnes dormaient là parce qu'elles n'avaient pas de maison. Une association venait nous apporter à manger et nous aidait aussi pour les devoirs. Mais malgré cela, on s'ennuyait beaucoup. Un jour, mon petit frère est tombé malade à force de dormir dehors. Il avait beaucoup de fièvre. Le médecin ne voulait pas qu'on reste dehors et il nous a aidés en appelant une association, qui nous a trouvé un appartement.

Finalement, on a été relogés au Blosne, un quartier du sud de Rennes. Là-bas, je me sens bien.

Roshni, 14 ans, collégienne, Rennes

Toujours d'attaque !

Louise, 13 ans, vit dans une famille de chasseurs. Tous les week-ends, elle arpente sa région en tenue kaki. Ses amis, ses sorties, tout tourne autour de la chasse.

Un samedi matin, avant le lever du soleil, je prends mon petit-déjeuner avec ma mère, mon père et mon frère. Oscar, mon braque français, attend désespérément qu'une miette tombe de la table pour pouvoir l'engloutir. Pourtant, il vient déjà de manger une bonne gamelle de croquettes, parce qu'il en faut des forces pour aller à la chasse !

9 heures pétantes. Ma mère et moi on sort de la maison, habillées intégralement de vert kaki, avec la petite casquette orange fluo obligatoire, pour la chasse aux gibiers à plumes. Mon chien est tout content d'aller courir et chasser les bécasses. Mon frère et mon père, eux, sont déjà partis faire le pied avec mes cousines et mon tonton. Faire le pied, c'est quand on parcourt les champs fréquentés par les sangliers avec des chiens pour repérer les traces fraîches.

Se lever tôt le week-end, côtoyer des gens de tous les âges, voir des armes, subir des remarques... Quand on pratique la chasse, on en voit de toutes les couleurs ! Dans ma région, elle réunit et divise. Elle est critiquée mais aussi complimentée. Pour moi, la chasse c'est familial. Elle resserre nos liens et me permet de passer du temps dehors.

Bien sûr, je ne possède ni arme à feu ni permis parce que je n'ai pas l'âge. J'accompagne seulement mes parents. Je les suis dans la nature et j'en apprends beaucoup sur l'environnement grâce à ça. Je vais souvent avec ma mère et mon grand-père dans la sapinière à côté de chez nous ou aux alentours de Pont-de-Buis-lès-Quimerch. C'est une commune avec énormément de zones marécageuses, de champs et de forêts propices au développement de la bécasse et du faisan.

“Un moment de retrouvailles et de partage avec ma famille.”

Les matins sont souvent brumeux et humides. Le soleil nous permet de voir de nombreux animaux. Une fois, avec ma mère, nous étions dans une petite forêt quand, d'un coup, un grand roncier s'est mis à bouger. On a entendu le reniflement d'un sanglier. Plus tard dans la journée, mon père l'a tué.

Mon père, lui, chasse essentiellement le sanglier, avec ses 24 brunos du Jura, des grands chiens noirs et marron avec de longues oreilles pendantes. Ça s'appelle la chasse aux chiens courants. Il y a beaucoup d'action. Vers 13 heures, il y a le rond de battue, un moment où mon oncle, le président de la société de chasse, répète les règles de sécurité et explique où vont se placer les postés. Ce sont les chasseurs qui ont le fusil, ceux qui vont essayer de tirer l'animal. Et puis il y a les gens comme mon père ou mon cousin, qui préfèrent accompagner les chiens dans « l'attaque ». C'est à ce moment-là qu'il nous arrive de croiser des personnes anti-chasse.

Ces personnes sont souvent violentes ou très impolies. Elles peuvent nous insulter ou même nous courser avec des ciseaux pointus ! Elles croient aux nombreux préjugés qui existent sur nous, comme le fait que les chasseurs boivent énormément d'alcool ou qu'on chasse pour le plaisir de tuer. Parfois, elles nous disent tout ça en face, mais je le lis aussi dans des articles ou l'entends dans des vidéos.

Pour moi, c'est l'inverse. Les chasseurs respectent les règles, car ils ont conscience que cette activité peut être très dangereuse. La chasse existe depuis plusieurs millions d'années. Sans nous, les espèces en surpopulation, comme le sanglier, dérangeraient tout le système de la nature.

Mais la chasse ce n'est pas que ça non plus. C'est aussi et surtout un moment de retrouvailles et de partage avec ma famille et d'autres chasseurs qui sont devenus nos amis. Ça nous permet de côtoyer des gens de milieux et de genres différents. Des gens de tous les âges, de 6 ans à 75 ans. Contre toute attente, il y a autant de jeunes que de personnes plus âgées. Nous sommes tous réunis autour d'une même passion.

Louise, 13 ans, collégienne, Finistère

Changement d'échelle de Trégastel à Rennes

Après avoir grandi dans une cité balnéaire bretonne, Sacha s'est installé à Rennes. Les portes d'une ville pensée pour les moins de 30 ans se sont alors ouvertes.

Tout est plus grand à Rennes qu'à Trégastel. Les bars, les parcs, les centres commerciaux. Il y a même un métro. Fini le stop ! Mon appartement lui, en revanche, est maintenant tout petit. Je n'ai même pas de cuisine.

“Enfin une grande ville où tout est accessible.”

Jusqu'à mes 17 ans, j'ai habité à Trégastel, une petite commune en bord de mer dans les Côtes-d'Armor. En hiver, il y a un peu plus de 2 000 habitants et très peu d'activités à faire entre amis, mis à part se balader ou prendre une crêpe dans les rares restaurants qui restent ouverts hors saison. Après mon bac, je suis entré en Staps à Rennes, une ville que je ne connaissais pas du tout.

Quand mon meilleur ami vient me rendre visite, nous faisons tout ce qu'il n'est pas possible de faire à Trégastel : les magasins, un escape game... Je lui fais découvrir les bars du centre-ville. Contrairement à Trégastel, ils ne sont pas fréquentés uniquement par des personnes de trente ans de plus que nous. À Rennes, la plupart des étudiants s'y retrouvent.

Aujourd'hui, ça fait plus d'un an et demi que j'habite à Rennes. J'ai un nouvel appartement, beaucoup plus grand que l'ancien. Je rentre beaucoup moins à Trégastel. J'apprécie de vivre dans une grande ville où tout est accessible.

Sacha, 19 ans, étudiant, Rennes

De Lagos à Lorient

Ayomide, est passé d'une ville de 22 millions d'habitants à une autre de 58 000 âmes. En déménageant de Lagos, la capitale du Nigeria, à Lorient, en France, sa vie a radicalement changé.

Le 10 juin 2022, j'ai quitté mon pays, le Nigeria, pour venir en France. Je ne sais pas pourquoi, ce sont mes parents qui ont décidé. Je suis parti avec ma mère et mes frères et sœurs, en avion. J'étais content parce que c'était l'un de mes rêves de venir en France. C'est quelque chose que j'ai toujours voulu.

“J'ai aussi dû m'adapter à la météo bretonne.”

En arrivant à Rennes, on s'est installés dans un hôtel en attendant d'avoir un logement. Après une semaine, on a reçu un appel de l'association Coallia, une association qui offre des logements pour les demandeurs d'asile. Ils nous avaient trouvé un appartement à Lorient.

Lorient, ce n'est pas la même chose que le Nigeria. Nous nous sommes installés dans un immeuble de Kervéanec, un quartier prioritaire de la ville. Ça me changeait de Lagos, où j'habitais dans une maison.

J'ai aussi dû m'adapter à la météo bretonne. Au Nigéria, il fait chaud toute l'année et il pleut peu, alors avant de venir en France, on a acheté plein de pulls. Au début, j'avais tout le temps froid mais maintenant, je m'y suis fait.

L'autre gros changement, c'est la langue. Au Nigeria, je parlais anglais et le yoruba, mais pas un mot de français. J'utilisais Google Traduction pour pouvoir me faire comprendre. J'ai appris la langue car j'avais des potes qui parlaient français, et j'allais aux cours de français langue seconde au collège. La nourriture aussi est différente. Au Nigeria, on mangeait des plats du bled. À Lorient, on a continué à manger ces plats à la maison, mais j'ai découvert la paëlla, le couscous, les crêpes et les galettes, que je n'aime pas vraiment...

Ayomide, 15 ans, lycéen, Rennes

Le rêve d'un terrain pour tous

Depuis des années, François rêve d'un city stade dans sa commune. À 13 ans, il a vu les pétitions, les rumeurs, les fausses joies... jusqu'au jour où la construction a enfin commencé.

Comme beaucoup d'enfants de Plerneuf, cela fait longtemps que j'aimerais qu'il y ait un city stade dans la ville. Le city de mes rêves, c'est un grand terrain avec du bitume. Il y aurait des grands buts de foot, 6 paniers de baskets, 4 petits sur les longueurs et 2 grands sur les largeurs. On pourrait même installer un filet de tennis au milieu du terrain. À côté du city, il faudrait des tables de ping-pong et une aire de jeux. Et il y aurait un petit stand à côté, qui pourrait vendre à manger et à boire.

Lorsque j'étais à l'école primaire, il y avait eu une rumeur qui disait qu'il y allait avoir un city dans Plerneuf. Malheureusement, c'était faux. Et puis, la rumeur revenait d'années en années. Moi, j'ai arrêté d'y croire. Quand j'étais à l'école primaire, toujours, deux ou trois pétitions circulaient pour demander la construction d'un city. La moitié de l'école avait signé ! Mais ça n'a jamais marché. Comme il n'y en avait pas, mes copains et moi jouions sur le petit terrain à côté de l'école primaire. On est au collège maintenant, mais on y joue encore aujourd'hui. Malheureusement, ce terrain n'est pas génial. Il n'est pas très droit et des enfants s'amuse à monter sur les filets des buts et à les casser. Parfois, il faut attendre plusieurs mois avant que de

nouveaux filets soient mis en place par la mairie. Et en plus, il y a des gens qui jettent des déchets sur le terrain. C'est pour ça que nous voulions un city.

J'ai vu plus tard dans le journal de la ville de Plerneuf qu'un terrain multisport serait construit bientôt et qu'il serait terminé en août 2024. Malheureusement ça n'est pas arrivé. En mai 2025, la construction a enfin commencé. J'étais super content. Sauf qu'elle avait commencé sur le terrain de tennis, donc il a dû être rasé. Le filet de tennis a été enlevé. Les arbres aux alentours ont été rasés puis enlevés. Et, pour finir, le bitume du terrain de tennis a été enlevé. Voilà où en est la construction du city à Plerneuf pour le moment ! J'étais à la fois content qu'un nouveau terrain soit enfin construit mais triste pour la disparition du terrain de tennis.

François, 13 ans, collégien, Plerneuf

Foot un jour, foot toujours ?

Louca a grandi à Lorient, une terre de football avec le FC Lorient et ses Merlus. Petit, il rêvait d'intégrer le club et de jouer au stade du Moustoir. Mais à 16 ans, il porte un regard plus distancié sur ce sport.

Quand on vit à Lorient, c'est presque une évidence de rêver de football. C'est une vraie terre de foot, avec son club, le Football Club Lorient (FCL), et ses joueurs que l'on surnomme « les Merlus ». Toute la ville respire le ballon rond.

À 5 ans, je rêvais déjà de devenir joueur du FCL. C'était le rêve de tous les gamins de ma génération. J'ai tout fait pour l'accomplir. J'ai commencé à jouer au Cercle d'Éducation Physique de Lorient, l'un des meilleurs clubs de football amateur breton. Je faisais partie des meilleurs joueurs de mon équipe, et j'ai même eu l'occasion de m'entraîner avec le FCL, c'est dire !

En grandissant, les choses ont changé. Une première blessure m'a écarté des terrains. D'autres ont suivi. J'ai compris que mon rêve ne deviendrait jamais réalité. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je me suis abonné au Moustoir, le stade mythique du FCL. J'ai eu la chance d'y voir des matchs incroyables, notamment lors de la saison magique 2022-2023.

Je n'ai pas totalement jeté l'éponge pour autant. Je continue à jouer au foot de temps en temps... mais juste pour le plaisir. Celui de fouler le terrain, de sentir le ballon sous mes pieds, de passer un bon moment avec les copains. La compétition n'a plus de place dans ma vie. Je n'ai plus la même ambition qu'avant, mais je ressens toujours quelque chose de spécial quand je suis sur un terrain. C'est un peu comme retrouver une vieille passion, sans pression, juste pour le fun.

Louca, 16 ans, lycéen, Lorient

Le p'tit jeune de la pétanque

Clément n'a que 13 ans, mais il s'impose déjà sur les terrains de pétanque.

Une passion partagée avec les anciens, entre sport et transmission.

« *Tu veux faire quoi cet après-midi ?* », me demande mon papy. « *J'aimerais bien aller à la pétanque !* » C'est comme ça à chaque fois que je suis chez lui, à Ploufragan. C'est lui qui m'a fait découvrir ce jeu — et j'adore ça !

“Peu importe la composition, je suis toujours le plus jeune.”

En général, je vais chez mes grands-parents paternels le mardi, le jeudi et pendant les vacances. Ils habitent à seulement sept kilomètres de chez moi. C'est l'un de mes deux parents qui m'y emmène. Quand on part à la pétanque, c'est papy qui conduit. Il a une Dacia grise. Il conduit bien.

À la pétanque, il y a 75 terrains. Et 75, c'est aussi l'âge de mon papy. Les terrains sont dans la vallée du Goëlo, à Ploufragan. L'endroit est très beau. Je m'entraîne avec les amis de mon papy : des hommes et des femmes, mais surtout des hommes. Que des vieux !

Là-bas, on fait un tirage au sort avec les boules pour former les équipes. Peu importe la composition, je suis toujours le plus jeune. On m'appelle « le p'tit jeune ».

J'aime beaucoup jouer avec eux. Ils me donnent plein de conseils. « *Lance le cochonnet plus loin !* », « *Ne lance pas ta boule là, y'a trop de cailloux !* », me conseille Pierrick, environ 70 ans. « *Analyse le jeu des adversaires !* », ajoute Joselyne, une petite dame de 75 ans. Ils disent que je joue super bien. Une fois nos quatre parties terminées, je vais voir mon papy pour comparer nos résultats. Ensuite, direction la buvette, avec lui et les autres. Je prends un coca. La majorité des licenciés commandent un kir. Un seul !

Clément, 13 ans, collégien, Plerneuf

Yamakasi

**Dans les rues rennaises, Nathan a découvert un sport libre et spectaculaire.
Le parkour, c'est son échappée.**

J'habite dans le centre-ville de Rennes, dans le quartier du Thabor. J'ai découvert le parkour un été, il y a trois ans, en voyant un voisin faire des figures dans ma rue. Il savait faire des trucs de fou, comme des saltos ou des sauts énormes. J'ai trouvé ça grave stylé, donc sans hésiter, j'ai suivi un cours d'initiation.

“Quand le sol est mouillé, ça peut devenir dangereux.”

Le parkour se divise en deux grandes parties : la pratique, qui regroupe tout ce qui est technique, et les accros, qui correspondent à la partie esthétique — comme les saltos, les costal, etc. Je préfère largement les accros. Pour moi, c'est bien plus amusant à apprendre et à reproduire, même si ce n'est malheureusement pas ce qu'on apprend en priorité. La pratique reste quand même passionnante.

Ça m'a beaucoup plu, alors je me suis inscrit au club Ouest Parkour, situé dans le sud de Rennes — pas très pratique vu que j'habite à l'opposé. Mais comme je kiffais vraiment, mon frère m'a rejoint, et maintenant on est à fond. On participe même à des stages d'accros pendant les vacances. Je fais ce sport depuis trois ans et j'aime toujours autant ça. Bon, certains cours sont un peu moins fun, comme ceux où on fait des roulades. On les apprend depuis le début parce que c'est la base du parkour, pour amortir les chutes.

Ce que j'apprécie surtout dans le parkour, c'est qu'on peut le pratiquer quand on veut et où on veut, été comme hiver. Même si, quand le sol est mouillé, ça peut devenir dangereux. On peut s'entraîner en ville, à la plage, partout. L'été, quand il fait beau, on sort parfois du gymnase. On monte sur le toit ou on s'entraîne aux alentours. Mais on ne va pas plus loin dans la ville, pour des raisons de sécurité. Du coup, je ne connais pas encore les meilleurs spots de parkour à Rennes.

Mortis, 14 ans, collégien, Rennes

Parigo-breton, l'amour du foot

À Lorient comme à Paris, le football fait partie de la culture locale. Alors quand Titouan déménage dans la ville bretonne, il n'est pas dépaycé et s'acclimate vite.

Je viens d'Île-de-France. J'ai été bercé par cette ambiance « street football » où les matchs se jouent sur le bitume ou dans les city stades. En déménageant à Lorient à 7 ans, j'ai tout de suite compris que la Bretagne était, elle aussi, une terre de foot. Fidèle supporter du Paris Saint-Germain (PSG), je me suis vite accroché au Football Club de Lorient (FCL) même si, pour moi, c'est le PSG à vie ! Mais bon, quand tu assistes à un match au Moustoir, le stade mythique de Lorient, tu as intérêt à supporter les Merlus ! Les matchs du FCL ont une ambiance et une ferveur assez chaleureuses. C'est à l'image de la Bretagne.

Ça fait maintenant dix ans que j'habite Lorient. J'ai remarqué que les Bretons sont très fiers de leur culture et de leur région : la forêt de Brocéliande, les légendes, l'alcool, la fête, la mer, l'univers marin, les menhirs, les crêpes, les gâteaux bretons, le beurre salé... À chaque match au Moustoir, l'entrée des joueurs se fait au son du biniou. Le bagad de Lann-Bihoué est régulièrement présent pour animer et soulever la foule. Avec le temps, je me suis attaché à cette culture et à cette mentalité festives.

Ce n'est peut-être pas un hasard : je m'appelle Titouan, un prénom bien breton, qui vient de mon côté maternel. Ma mère est née et a grandi dans le Morbihan. Quand j'étais tout petit, elle me parlait déjà de sa région. Depuis que j'habite ici, j'ai aussi découvert le Festival Interceltique. Je le trouve assez intéressant en termes de pluralité des richesses culturelles. C'est lors de cet événement que je me suis rendu compte que Lorient n'est pas n'importe quelle ville. Elle accueille des pays celtiques du monde entier : la Galice, les Asturies...

Maintenant, je me sens quand même un peu breton, même si je reste très attaché à la région parisienne où une partie de ma famille habite encore. Quand on me demande : « *Alors tu préfères quoi ?* » ou « *Tu te sens plus breton ou parigo ?* », comme ils disent, je botte en touche. Pourquoi choisir ? Parigo-breton, c'est un joli combo.

Clément, 13 ans, collégien, Plerneuf

Finie la honte d'être breton

Valentin a longtemps eu honte de vivre en Bretagne. Depuis son séjour à Paris, l'année de ses 18 ans, ce Lorientais est fier de ses racines.

J'ai longtemps été envieux des Parisiens. Toutes ces salles de cinéma « art et essai », ces musées, ces monuments dont ils peuvent profiter. Moi à côté, j'avais l'impression d'être un plouc ! J'étais persuadé qu'ils étaient bien plus heureux que moi.

Cette idée a été renforcée après la rencontre d'une fille sur Twitter. Elle habitait en proche banlieue. J'étais persuadé qu'elle menait la vie dont je rêvais : marcher sur les Champs-Élysées, visiter le Louvre, boire un verre en terrasse ou voir de vieux films de Godard qui ressortent en salle. Si elle avait voulu, elle aurait même pu suivre une licence de cinéma. Pour moi, c'était exclu : en Bretagne, je n'ai pas trouvé de formation dédiée au septième art, ma passion, dans laquelle j'aurais pu me projeter. Si seulement mon père avait choisi de s'installer à Paris il y a plus de vingt ans. Si seulement je n'étais pas né à Lorient, ce trou paumé ! Du moins, c'est ce que je pensais avant de goûter à la vie parisienne. C'était l'année de mes 18 ans. La fille de Twitter m'a invité chez elle. Je me suis acheté un billet de train avec mes économies. Lorsque je suis arrivé à la gare Montparnasse, j'ai été surpris de voir autant de personnes dans le même

périmètre ! C'était la première fois que je me perdais dans une gare. Ça n'aurait jamais pu m'arriver à Lorient ! J'ai fini par trouver la bonne sortie, on s'est retrouvés et on a sauté dans un Uber. Les bouchons ont du bon ! Ils m'ont permis d'admirer les bâtiments haussmanniens.

Pendant une semaine, je me suis promené le long de la Seine en trottinette électrique, j'ai dîné dans des restaurants jusqu'à pas d'heure, j'ai visité le Louvre et la tour Eiffel, j'ai passé du bon temps dans une grande salle d'arcade... Bref, j'ai fait plein d'activités que je n'aurais jamais pu faire en Bretagne. Durant le trajet retour, j'ai réalisé que la mer me manquait. Des Parisiens font des centaines de kilomètres chaque été pour voir l'océan alors que moi, je peux presque l'apercevoir depuis ma fenêtre. J'ai compris que la vie en Bretagne n'était pas si terrible ! Du haut de mes 22 ans, je ne me vois pas finir ma vie à Lorient : j'ai envie de voyager et de découvrir le monde. Mais aujourd'hui, je n'ai plus honte d'être qui je suis. J'ai même appris à aimer cette météo ambivalente. Elle est à l'image de l'idée que je me fais de la vie en Bretagne.

Valentin, 22 ans, en formation, Lorient

Nous remercions chaleureusement les quelque 250 jeunes Bretons et Bretonnes de nous avoir fait découvrir leurs territoires et tous les enjeux qui les traversent dans leur vie quotidienne. Merci aussi à tous les partenaires éducatifs qui nous ont accueillis pour mener nos ateliers d'écriture, et en particulier les collèves Lucie et Raymond Aubrac à Châtaudren-Plouagat, Louis Hémon à Pleyben et Clotilde Vautier à Rennes, les lycées généraux et technologiques Bréquigny à Rennes et Dupuy de Lôme à Brest, les lycées professionnels Saint-Joseph Lasalle à Lorient et Charles Tillon à Rennes, le lycée des métiers du bâtiment et de l'éco-construction à Pleyben, les Maisons familiales et rurales (MFR) de Elliant, de Questembert et de Plérin, la structure culturelle C.A.M.P. et la Maison Germaine Tillon à Plouhinec, les associations Le Parallèle à Redon et Keur Eskemm à Rennes, les prépas Avenir jeunes CLPS à Brest, IBEP Formation à Lorient et CLPS à Rennes, les missions locales Centre Ouest Bretagne à Carhaix-Plouguer, We Ker à Rennes et Porte de Bretagne à Vitry. Enfin, merci à Violaine Guinet, cheffe du service Égalité des droits et jeunesse, et à Chloé Lemaitre, chargée d'animation Politique Jeunesse, au Conseil régional de Bretagne pour leur confiance et leur enthousiasme, et grâce à qui ce projet a été mis en œuvre.

Ce projet a reçu le soutien du Conseil régional de Bretagne et du Comité territorial Bretagne de la Fondation Groupe EDF.





Les textes publiés dans ce recueil sont issus d'une série d'ateliers menés par les journalistes de la Zone d'expression prioritaire (ZEP) au cours de l'année scolaire 2024-25.

La Zone d'expression prioritaire est un dispositif média d'accompagnement des jeunes à l'expression via des ateliers d'écriture et de création de podcasts. Vous pouvez retrouver nos productions sur notre site www.zep.media, ou dans nos médias partenaires : *Libération, Ouest-France, Konbini News et Phosphore.*

Direction de la ZEP : Emmanuel Vaillant et Édouard Zambeaux

Rédaction en chef : Emmanuel Vaillant

Responsable des partenariats : Lorène Cornet

Coordination éditoriale : Willem Foloppe

Édition et correction : Willem Foloppe et Nathalie Hof

Conception maquette et design graphique : Véronique Villanueva

Illustration : Nadia Diz Grana

Animation des ateliers : Emmanuelle Cadieu, Olivier Favier, Sandra Franrenet, Nathalie Hof, Nawal Lyamini, Isabelle Maradan, Matthieu Oui, Virginie de Rocquigny, Jean Saint Marc, Emmanuel Vaillant et Léa Viriet

La ZEP – contact@zep.media

“Je ne dépends plus
de mes parents pour
me déplacer.”

Erwan, 16 ans

“L’angoisse
commençait à
monter, tout
comme les prix.”

Elaine, 18 ans

“Ma ville est tellement
paisible qu’on n’y trouve
pas de travail.”

Julien, 17 ans

“Mon prénom c’est ma personnalité,
mon identité bretonne.”

Sterenna, 18 ans



ZRP